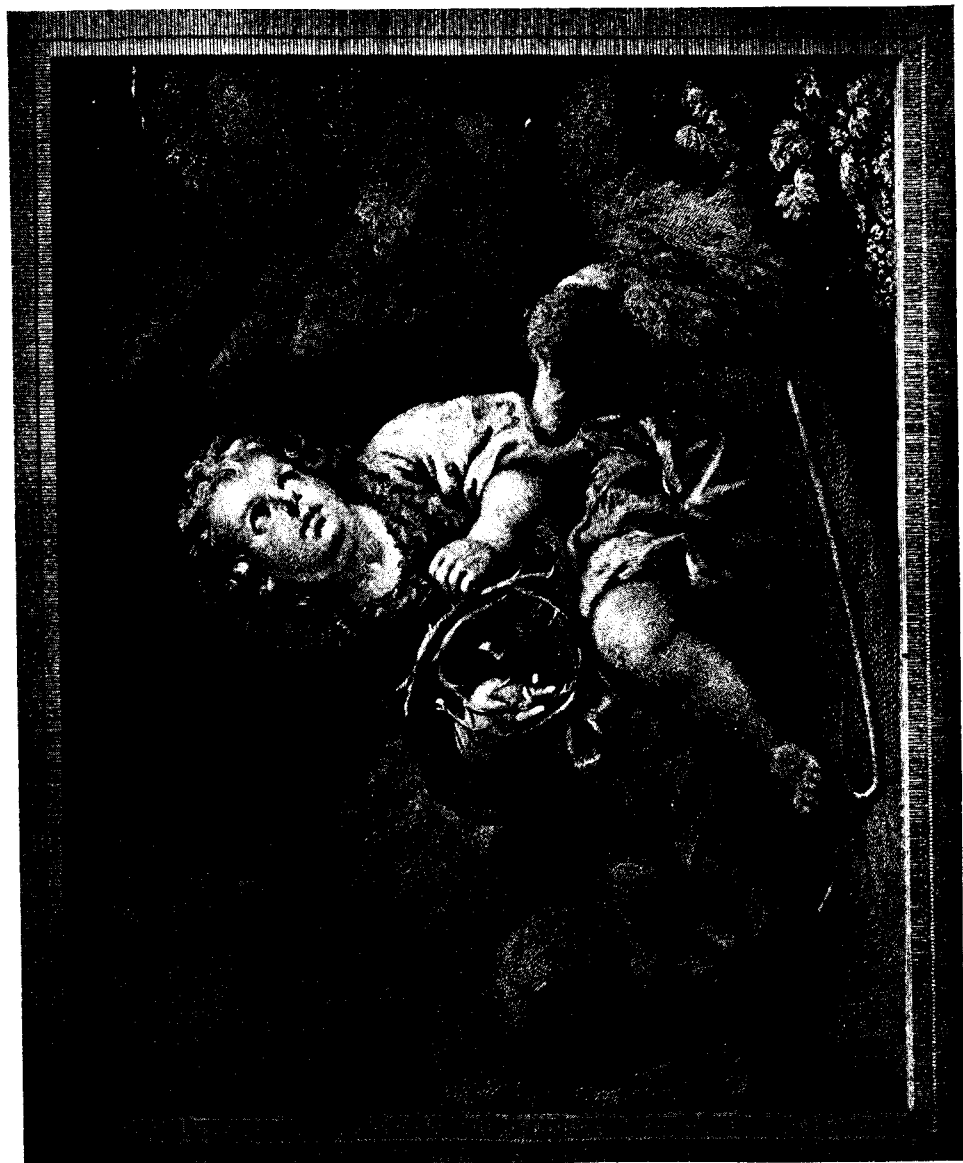


Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: <i>Pagination continue.</i> | | |





LE BON PASTEUR

D'APRÈS MURILLO.

Derrière personne d'entre nous n'a oublié le charmant Conte de Noël de M. Fréchette et l'Enfant-Jésus de Murillo autour duquel se déroule tout le récit.

Il existe en Amérique un plus grand nombre de tableaux de Murillo que d'aucun autre peintre célèbre, ce qui rendait non seulement possible mais même très vraisemblable la présence de l'un de ses tableaux au Canada. Tel est le nombre de ses toiles de ce côté de l'Océan que plusieurs de ses historiens ont pensé qu'il était venu lui-même en Amérique et avait dû y séjourner quelque temps. C'est une erreur, car jamais Murillo ne sortit de l'Espagne. Il ne s'éloigna même de sa ville natale qu'une seule fois, pour aller à Madrid. Jamais vie d'artiste ne fut plus paisible ni plus heureuse que la sienne. La vue de quelques tableaux d'après Van Dyck, une visite à Velasquez, tels furent les événements qui agitèrent le plus cette existence peu mouvementée.

Bartolomé Esteban Murillo naquit à Séville, le 1er janvier 1618. Ce furent pour l'Espagne de bien glorieuses étrennes. Dès l'enfance, le jeune Murillo révéla un penchant irrésistible pour la peinture. Trop pauvre pour payer un maître digne de son talent, — maître

que d'ailleurs sa ville natale n'aurait pu lui fournir,—il reçut, par charité, quelques leçons d'un parent éloigné qui était sur le point de quitter, et de fait quitta bientôt Séville pour aller s'établir à Cadix.

Livré à lui-même, il ne pensa même pas qu'il fût possible de faire mieux qu'on lui avait enseigné. Pour subvenir aux nécessités de la vie, notre pauvre artiste peignit pendant plusieurs années quantité de bannières et de petits tableaux, qu'il vendait pour une ou deux piastres à des négociants de Séville ou de Cadix faisant le commerce avec les nouvelles colonies espagnoles de l'Amérique. Cette besogne peu relevée eut au moins l'avantage de lui faire acquérir une grande habileté d'exécution.

Murillo avait déjà vingt-quatre ans, lorsque la Providence fit qu'il rencontra à Séville un ami d'enfance, Pedro de Moya, qui revenait de Londres à Grenade, rapportant avec lui des copies et des imitations de Van Dyck dont il avait suivi les leçons. Ce fut pour le jeune artiste une révélation, l'étincelle destinée à allumer le feu du génie. Visiter l'Italie, que son ami lui disait être la terre promise des arts, fut, de ce moment, l'objet de son ambition.

Mais comment entreprendre un semblable voyage sans ressources aucunes?... Il achète un rouleau de toile, le coupe en petits carrés, les prépare lui-même, puis par un travail assidu à peine interrompu par quelques heures de sommeil chaque nuit, les couvre de Madones, d'Enfants-Jésus et de bouquets de fleurs. Sa pacotille vendue, il part à pied pour Madrid.

Arrivé dans la capitale, il va se présenter à son compatriote Valazquez, plus âgé que lui de vingt ans et alors à l'apogée de sa gloire et de son autorité. Le peintre du roi accueillit le jeune voyageur avec bonté, l'encouragea, le produisit, lui procura du travail utile, lui ouvrit l'accès des palais royaux, de l'Escurial, de son propre atelier, et lui donna même des conseils et des leçons.

Murillo, trouvant là tout ce qu'il désirait, oublia l'Italie et passa deux années à Madrid, étudiant sans relâche les modèles dont il affectionnait le plus la manière, c'est-à-dire les grands coloristes : Titien, Rubens, Van Dyck, Ribera et Velasquez ; puis, moins tourmenté de rêves d'ambition que du besoin d'indépendance, il revint à Séville où l'on ne s'était pas même aperçu de son absence.

Grande fut la surprise de ses concitoyens, lorsque l'année suivante ils virent apparaître, dans le petit cloître de San Francisco, trois tableaux que Murillo venait d'y terminer : Un *Moine en extase*, les *Aumônes de saint Diégo* et la *Mort de sainte Claire*. Chacun se demandait où il avait pu apprendre ce style nouveau, si attrayant, si magistral, qui réunissait les manières de Ribera et de Van Dyck

et qui semblait surpasser chacune d'elles par leur propre mélange.

Revenu à Séville en 1645, Murillo y demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1682, à la suite d'une chute qu'il fit d'un échafaudage. Dans cette ville toute peuplée de moines et de mendiants pittoresques, remplie d'églises mystérieuses, et—comme disait LaFontaine—éclairée par les yeux des jeunes filles andalouses, il passa son temps à copier les habitants de la terre, à inventer ceux du ciel. Sur le chemin qu'il avait à parcourir de la paroisse de Santa Cruz, où il demeurait, à la cathédrale de Séville, ou bien, au couvent des Capucins situé hors des murs, il ne perdait rien de ce qui était venu provoquer ses regards. S'il rencontrait les licenciés Alonzo Herrera et Jean Lopez y Tavalan, il était frappé de leurs belles têtes et les faisait entrer sous les noms de saint Léandre et de saint Isidore en quelque tableau de dévotion. Apercevait-il un mendiant, que tout autre eût trouvé repoussant, il le transportait sur la toile et en faisait un beau tableau, dont le musée du Louvre se glorifie aujourd'hui.

.....“ Il n'est pas de... *pouilleux*
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.”

A une fécondité extraordinaire Murillo joignait une facilité et une souplesse incomparables. L'extrême réalité dans ce qu'elle a de plus grossier tout ensemble et de plus pittoresque, les êtres imaginaires en leur expression la plus suave ; l'ombre épaisse des ténèbres d'ici-bas et les lueurs éthérées du ciel ; la grâce, la beauté svelte et pure des séraphins impondérables, et la misère du mendiant insurgé contre les immondes habitants de sa guenille ; toutes les faces de la vie, tous les accidents de la lumière, soit qu'elle émane miraculeusement des célestes royaumes, soit que répandue sur la terre elle y fasse briller figures et paysages : tout cela pour Murillo est du domaine de son art... Que dis-je ? entr'ouvrant la voûte azurée, il s'élève jusqu'à la contemplation des lumineuses demeures où le croyant espère une félicité sans égale et sans fin ; il voit tourbillonner autour de la Vierge des essaims d'enfants radieux dont son génie fait des anges ; il nous montre dans l'air comme une pluie de chérubins, qui, plus légers que les nuages, voltigent, plafonnent, montent, descendent, se croisent, s'entrelacent, s'appellent d'un sourire, se donnent la main et composent de joyeuses guirlandes balancées par le vent, caressées par un doux rayon de soleil. Les deux éléments qui se disputent la vie humaine, l'idéalisme et l'expérience, la fantaisie et le bon sens, Murillo les a

merveilleusement combinés. Semblable en cela à son compatriote le chantre de Don Quichotte, il a été tour à tour rêveur comme le héros de la Manche, grotesque et familier comme Sancho.

Murillo n'eut pas, comme la plupart des peintres, des manières successives, des phases dans sa vie d'artiste ; mais il avait à la fois trois genres que les Espagnols ont très bien désignés sous les noms de "*frio, calido y vaporoso*" et il savait admirablement bien les adapter aux sujets qu'il traitait. Peignait-il des mendiants, des scènes de la vie réelle, c'était dans le genre froid ; les extases des saints, il les traitait dans le genre chaud ; les annonces, les assomptions, dans le genre vaporeux. Quelquefois même il réunissait dans un même tableau les deux manières extrêmes : la *Sainte Elisabeth de Hongrie soignant les lépreux* en est un bel exemple.

L'Immaculée Conception fut un des sujets favoris de l'école espagnole, c'était aussi le sujet préféré de Murillo ; il l'a traité jusqu'à vingt-cinq fois, et toujours avec amour ; on l'a même surnommé le peintre de l'Immaculée Conception. Le plus beau des tableaux sur ce sujet qu'il ait peint est celui du Musée du Louvre, que le gouvernement français a payé la somme fabuleuse de 615, 300 frs. La Vierge Immaculée y est représentée sereine et radieuse au milieu de l'azur, entourée dans son assomption d'un de ces cortèges d'anges dont nous venons de parler. C'est un des chefs-d'œuvre de son genre vaporeux.

Ce tableau fut peint, dit-on, pour obtenir la liberté d'un pauvre gitano condamné à mort par le tribunal de l'Inquisition. Un jour il avait trouvé, tout en larmes, sur la place publique, l'unique enfant de ce malheureux, une fille d'environ quatorze ans. Touché de compassion, il l'amène chez lui, intercède pour le père et obtient sa grâce en promettant en échange un tableau de l'Immaculée Conception. Moins d'un mois après, le chef-d'œuvre du Louvre était exposé dans l'église des Dominicains, et Murillo avait, comme surcroît, le bonheur de voir le père et la fille embrasser la vraie religion.

Mais revenons à notre *Enfant-Jésus de Murillo*. Ce n'est certainement pas le tableau dont parle M. Fréchette, car, si celui-ci a traversé la mer, ce n'a été que la Manche. Il faisait partie de la collection du Dr William Hunter, lorsque vers 1760 Strange burinait la gravure que nous avons reproduite ; et depuis, il n'est pas sorti de l'île d'Albion.

C'est bien improprement qu'on a donné à ce tableau, ainsi qu'à plusieurs autres du même genre peints par Murillo, le titre de *Bon Pasteur*. Il n'a rien de commun avec les représentations de ce motif que l'art chrétien a toujours affectionné.

Le Bon Pasteur est le sujet que l'on trouve représenté le plus fréquemment dans les catacombes et sur les sarcophages et les calices des premiers chrétiens. Ces disciples du Christ vivaient dans un état de guerre continuelle, guerre où ils se défendaient en recevant la mort sans jamais la donner. Leur divin chef était venu leur apporter la paix, et, assurés de l'avoir reçue, ils voulaient que l'on vit surtout en lui le prince de la paix. Tandis qu'il était si fortement combattu, c'était sous l'image pacifique du Bon Pasteur qu'ils aimaient à le montrer. Sous cette touchante image, que le Sauveur leur avait lui-même suggérée, ils cachaient, du moins aux profanes, les pensées ineffables de vie, de salut, de délivrance, qu'ils avaient cependant mission de faire connaître, mais qu'il fut nécessaire d'exprimer avec prudence pendant l'ère tout entière des persécutions.

De ce que plusieurs monuments païens offrent des compositions analogues, quelques écrivains mal intentionnés ont prétendu que les chrétiens leur avaient emprunté cette idée. Il faut être bien peu clairvoyant, ou voir les choses avec une sournoise malveillance de sectaire, pour ne pas reconnaître, dans ces compositions de l'art primitif, l'impression de la parabole évangélique. D'ailleurs ce n'est pas uniquement dans les monuments que l'on voit la place que tenait l'image du Bon Pasteur dans la pensée des premiers fidèles : sainte Perpétue, dans la vision qui lui annonçait son martyre, est accueillie au séjour des bienheureux par ce Pasteur divin, qui la nourrit d'un délicieux laitage.

Si le céleste Pasteur rapportant sur ses épaules la brebis égarée et trop faible pour revenir d'elle-même au bercail, rappelle les bergers de Virgile, il faut se souvenir que dans les monuments primitifs il n'est pas seulement représenté dans l'accomplissement de cet acte suprême de miséricorde et de réconciliation. Il aime ses brebis, et ses brebis l'aiment, elles connaissent sa voix, elles viennent lorsqu'il les appelle, et il veille sur elles tandis qu'elles paissent dans les gras pâturages où il les a conduites : de là, autant de scènes pastorales, où il caresse ses brebis et où il en est caressé, où il les charme par les doux accords de sa flûte champêtre, et rappelle alors ces autres tableaux où, dans le rôle d'Orphée, il amène à lui les bêtes sauvages pour en faire des brebis. Mais, hélas ! il en est d'autres qui, devenus brebis, s'écartent et s'éloignent, il en est qui ne reviendront pas !

S'il est vrai de dire que le Christ occupe la pensée tout entière dans ces tableaux des chrétiens primitifs, il faut avouer qu'il y est figuré plutôt que représenté avec les traits et les attributs qui lui

sont propres. La situation précaire dans laquelle ils se trouvaient leur faisait une loi d'aimer les voiles pour dire les vérités chrétiennes. Mais ces voiles n'étaient un mystère que pour les profanes ; eux ne s'y trompaient pas. Quelquefois même le dessein perceait malgré eux, comme dans le Pasteur du cimetière de Sainte-Agnès où l'on croit reconnaître le visage traditionnel du Fils de Dieu. L'intention cependant n'est pas évidente, et pour trouver dans le Bon Pasteur les traits sous lesquels nous sommes accoutumés de reconnaître le Sauveur, il faut aller jusqu'aux temps modernes. Alors on ne voit plus seulement un pasteur qui rappelle Jésus, mais Jésus transformé en pasteur, ici, la houlette à la main, chargé de sa chère brebis, là, s'abaissant jusqu'à la tirer, de ses mains, du milieu déchirant des épines où elle s'était misérablement engagée. Tel nous le montrent Overbeck et Veit dans leurs suaves compositions.

L'Enfant-Jésus de Murillo n'a rien de commun avec ces sujets ; n'étaient les brebis, d'une beauté plus réelle que spirituelle, qui l'entourent, et la houlette qui git à ses pieds, l'idée du pasteur ne pourrait même pas frapper notre esprit.

Murillo était d'une piété admirable ; il n'entreprenait jamais un tableau religieux sans s'identifier par la prière et la communion avec les scènes qu'il allait peindre ; il aimait toujours à montrer le côté tendre, aimable et radieux de la religion. C'est ce qu'il a fait dans ce gracieux Enfant tressant la couronne d'épines qu'il ceindra plus tard par amour pour nous. C'est bien l'enfant extraordinaire dont les petits compagnons racontaient des choses singulières :

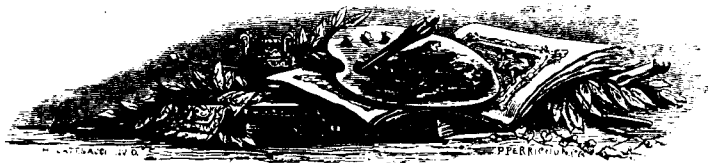
Les arbres qu'il touchait portaient de plus beaux fruits ;
 Son souffle ranimait la fleur la plus flétrie ;
 S'il allait par hasard courir dans la prairie,
 Les gazons qu'il foulait s'élevaient plus touffus.
 Les parents souriaient de ces récits confus,
 De ces contes d'enfants.—Pourtant une voisine
 Racontait en pleurant qu'un jour, dans la piscine,
 Elle lavait son fils atteint d'un mal affreux ;
 Marie, au même instant, plongeait à côté d'eux
 Un linge de Jésus. En moins d'une seconde,
 O bonheur ! de la plaie horrible, large, immonde,
 Plus de trace, plus rien, l'enfant était guéri :
 Et sans tourner les yeux, Marie avait souri,
 " Était-ce pur hasard, ou bien faveur céleste ?
 Mais voyez, je dis vrai ; voyez, mon fils l'atteste."
 Un vieillard ajoutait : " Un jour dans le chemin
 Je marchais tout pensif, mon bâton à la main.

Un enfant était là qui, chef-d'œuvre fragile,
 Modelait en jouant un passereau d'argile.
 Je touchai du bâton l'oiseau sans le vouloir.
 Soudain mes yeux l'ont vu, du moins ont cru le voir,
 S'élever vers le ciel d'un vol sûr et rapide.
 Cet oiseau dégrossi dans une terre humide,
 Il volait, il chantait.—L'enfant, c'était Jésus,
 Le fils du charpentier Joseph. N'en doutez pas ;
 Non, ce Jésus n'est pas un enfant ordinaire ;
 Vous le verrez plus tard."

* * *

Sir Robert Strange, le graveur de cette œuvre, était descendant d'une des nobles familles d'Ecosse qui pendant la réforme durent se réfugier dans les Orcades. Son père le destinait au barreau, mais il abandonna bientôt cette étude pour suivre les leçons de dessin de Richard Cooper, à Edimbourg. Le jeune Strange s'étant enrôlé vers 1745 sous la bannière des Stuart, dut fuir avec Charles Edouard, après la fatale journée de Culloden. Réfugié en France, il devint l'élève du peintre Descamps, puis du graveur Lebas. Il a laissé à peu près soixante planches qui se distinguent par l'harmonie et la vigueur des tons, mais que déparent trop souvent des négligences de dessin. Malgré cela, plusieurs peuvent être mises au rang des plus belles productions, non seulement de l'école anglaise, mais de la gravure au 18^e siècle. Il mourut à Londres, en 1792, à l'âge de 71 ans.

ALPHONSE LECLAIRE.



EN VOLÉS !

A. M. A. MARTIN.

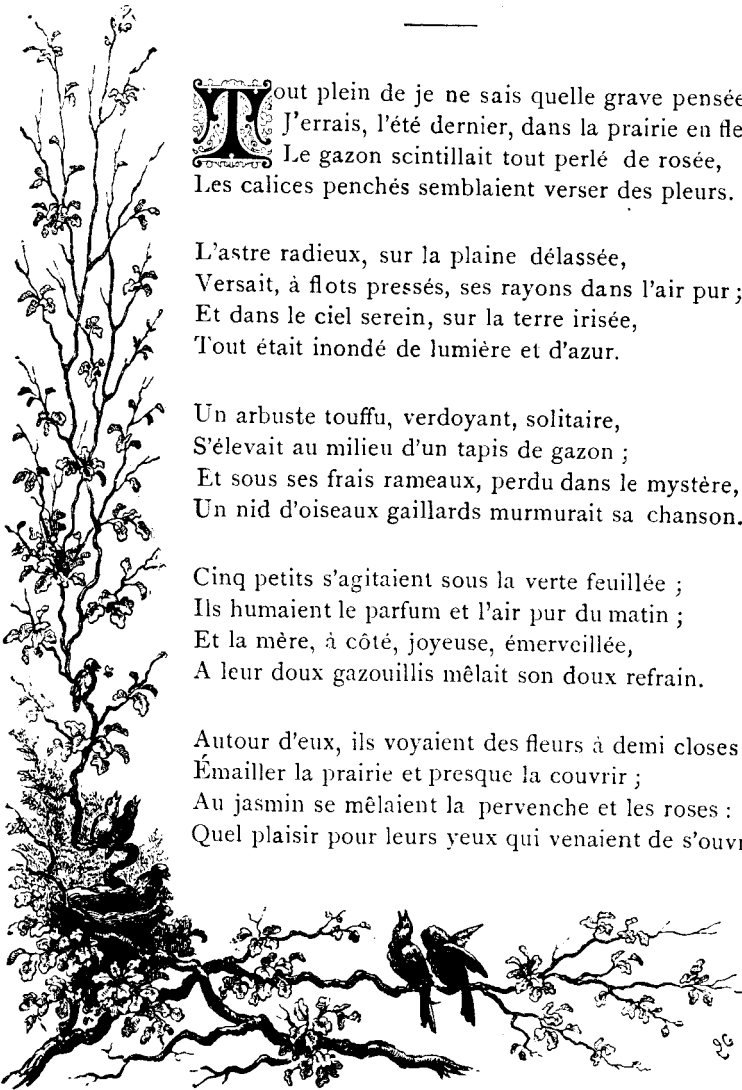
Tout plein de je ne sais quelle grave pensée,
J'errais, l'été dernier, dans la prairie en fleurs,
Le gazon scintillait tout perlé de rosée,
Les calices penchés semblaient verser des pleurs.

L'astre radieux, sur la plaine délassée,
Versait, à flots pressés, ses rayons dans l'air pur ;
Et dans le ciel serein, sur la terre irisée,
Tout était inondé de lumière et d'azur.

Un arbuste touffu, verdoyant, solitaire,
S'élevait au milieu d'un tapis de gazon ;
Et sous ses frais rameaux, perdu dans le mystère,
Un nid d'oiseaux gaillards murmurait sa chanson.

Cinq petits s'agitaient sous la verte feuillée ;
Ils humaient le parfum et l'air pur du matin ;
Et la mère, à côté, joyeuse, émerveillée,
A leur doux gazouillis mêlait son doux refrain.

Autour d'eux, ils voyaient des fleurs à demi closes
Émailler la prairie et presque la couvrir ;
Au jasmin se mêlaient la pervenche et les roses :
Quel plaisir pour leurs yeux qui venaient de s'ouvrir !



Je regardai longtemps, puis je revins encore,
 Pour voir ces oisillons, leur gîte gracieux.
 Tout semblait respirer comme un parfum d'aurore,
 Tout semblait savourer un jour si lumineux.

Après deux mois je vins — en octobre, je pense—
 Pour revoir ce doux nid et ces suaves lieux :
 L'automne avait flétri les fleurs, la plaine immense ;
 La joyeuse couvée était sous d'autres cieux...

* * *

Cher ami, vous avez connu ces jours d'aurore,
 Qui, dans ce monde, n'ont jamais de lendemain ;
 Vous avez vu des fleurs sous vos regards éclore,
 Et le vent de la mort les dessécher soudain.

Le joyeux nid n'est plus qu'un gîte funéraire...
 Dès le matin pourpré de leur premier beau jour,
 Les tendres oisillons ont quitté cette terre
 Et se sont envolés vers l'éternel séjour.

Et pourtant, quelle douce et solide espérance
 La foi vient faire poindre et briller à vos yeux !
 Au foyer, dans les cœurs, s'est fait un vide immense,
 Mais le ciel a reçu cinq nouveaux bienheureux.

Ah ! ne regardez plus dans cette froide bière :
 Vous reverrez là-haut ceux qui vous ont quitté.
 Car l'œil du chrétien voit, du sein de la poussière,
 Sortir comme un rayon de l'immortalité.

La vie est un courant où l'homme, à la dérive,
 Descend, de flot en flot, au gouffre du tombeau.
 Heureux qui le franchit et peut toucher la rive,
 Après avoir vogué dormant dans son berceau !

L'enfance, ce riant printemps de l'existence,
 Ne voit que des gazons, des parfums et des fleurs :
 Heureux qui part avant que l'automne commence,
 Avant les sombres jours et la saison des pleurs.

Vos enfants ont quitté cette terre souillée
 Avant d'avoir marché dans le fangeux chemin.
 Ils ont remis à Dieu la robe immaculée
 Qu'au baptême Jésus leur donna de sa main.

Pendant que le péché comme un déluge immonde
 Inonde l'univers de ses flots corrompus,
 Ils retournent à l'Arche en volant sur le monde,
 Et portent dans leur main la palme des élus.

Ils entrent triomphants aux sphères éternelles,
 Avant d'avoir connu ce monde séducteur,
 Avant d'avoir perdu les plumes de leurs ailes,
 D'avoir terni l'azur où rayonne leur cœur.

Ils se sont envolés vers de plus douces plages,
 Avant qu'un sombre hiver enveloppe les cieux,
 Comme le passereau, quand tombent les feuillages,
 S'éloigne, et va chercher des bords plus radieux.

Le monde a des attraits bien séduisants sans doute ;
 Mais n'est-il pas rempli de mirages trompeurs ?
 Mainte épine se mêle au gazon de la route,
 Mains poisons sont cachés au calice des fleurs.

Nos plus brillants projets s'affaissent en ruines ;
 Les plaisirs sont flétris aussitôt qu'aperçus ;
 Qui ne laisse attachés aux ronces, aux épines,
 Les lambeaux dispersés de ses espoirs déçus ?

Sondez les horizons de ce monde d'alarmes ;
 Pesez les jours heureux et les jours de soupirs :
 Vous verrez que Dieu leur épargne plus de larmes
 Qu'il ne leur a ravi de solides plaisirs.

Vous demandiez pour eux une longue carrière ;
 En ce monde, la paix et la félicité ;
 Et voyez la bonté de notre divin Père :
 Il leur donne le ciel avec l'éternité !

Quand Jésus, jardinier du céleste parterre,
Voit ici-bas des fleurs aux parfums précieux,
Il ne peut les laisser languir sur cette terre,
Et va les transplanter dans le jardin des cieux,

Levez donc vos regards vers l'immortelle vie :
Là, vous retrouverez, au séjour du bonheur,
Cette famille chère, à l'aurore ravie :
Vous comprendrez alors les bontés du Seigneur.

EMILE PERRIN.

Saint-Boniface, janvier 1893.



LA QUESTION SOCIALE

LES GRÈVES

La question dite "sociale" est entrée dans une période aiguë qui appelle l'attention sérieuse de tous ceux qui ont à cœur non seulement le bien-être et le progrès des classes laborieuses, mais aussi la tranquillité et la liberté bien entendue de toutes les autres classes qui composent l'immense famille humaine.

En effet, s'il est important, s'il est très juste d'accorder la plus ample protection, les plus libres moyens d'action à l'ouvrier laborieux qui gagne péniblement par son travail le pain de sa famille, il n'est pas moins juste, ce me semble, d'étendre la même protection, de donner la même liberté d'action aux autres classes de la société qui, pour ne pas se livrer au même genre de travail n'ont pas moins droit d'exiger que personne n'entrave ou ne gêne leur action dans l'exercice d'une légitime et honorable profession. Les déclamateurs vulgaires font sonner très haut les mots de "travail", de "capital", de "liberté", d'"oppression" et de "protection". Mais, chose assez singulière, leur raisonnement ne semble embrasser qu'un côté de la question : celui qui les intéresse directement. Tout le reste, pour eux, n'existe pas, ou devrait être supprimé. Ils ne voient qu'eux-mêmes et leur intérêt particulier. Pourvu qu'on les laisse libres d'agir et de conduire les choses à leur guise, ils ne s'inquiètent guère de ce qui peut résulter pour d'autres personnes, d'autres classes qui aspirent également à obtenir leur liberté d'action et la protection de leur bien légitimement acquis.

Les associations de travailleurs, les corps de métiers, les sociétés de toutes sortes peuvent avoir et ont sans doute leur raison d'être, et produisent des avantages incontestables, non seulement pour ceux qui en font partie, mais encore pour le commerce et l'industrie auxquels elles impriment un mouvement plus accentué, une direction plus régulière et une plus grande perfection dans les produits. Ici, comme partout ailleurs, du reste, c'est moins l'acte en lui-même qui prête aux objections et offre des difficultés, que la manière dont il est accompli et les voies étrangères et dangereuses dans lesquelles on ne craint pas de l'engager. En tout ceci, il faut toujours tenir

compte, tout d'abord, de ce principe si sage et si souvent méconnu. que "le droit et la liberté des uns s'arrêtent au point exact où commencent le droit et la liberté des autres." En suivant à la lettre ce sage enseignement, on éviterait bien des embarras et des conflits qui, peu graves à l'origine, deviennent souvent, par la suite, des causes de commotions et de mêlées extrêmement regrettables.

Il est parfaitement légitime à deux ou trois personnes de se réunir pour exploiter en commun une industrie ou un métier quelconque ; et nul n'a le droit de les gêner, tant qu'elles se tiennent dans les bornes de la légitimité ; mais cette liberté est elle-même subordonnée à la liberté d'autrui et doit avoir certaines limites au-delà desquelles elle ne saurait s'exercer sans que l'intérêt général, lésé, intervienne pour revendiquer sa propre franchise.

Il est incontestablement permis à un citoyen quelconque de se servir en toute liberté des rues d'une ville ; mais quand cet usage va jusqu'à gêner ou interrompre la libre circulation des autres citoyens, l'autorité, appuyée sur la loi et la raison, intervient pour faire rentrer l'abus dans ses limites normales, c'est-à-dire dans l'usage ordinaire et commun.

Toute la question est là : sans ces sages restrictions, fondées sur la saine morale et la saine raison, la vie sociale deviendrait impossible et chaque membre de la société serait condamné à s'isoler le plus loin possible, afin de jouir de tous les avantages de ce qu'il prétend être la pleine liberté. Si nous prenons le mot liberté dans son sens le plus large, c'est-à-dire "le pouvoir qu'a l'homme naturellement, d'employer ses facultés comme il lui convient", il est évident que la jouissance de cette liberté, dans l'état ordinaire d'une société organisée, devient une impossibilité. Malheureusement, les foules et certaines associations ne raisonnent point, ou plutôt raisonnent comme des enfants, ce qui revient au même. Elles écoutent les paroles ardentes et ronflantes de quelques meneurs qui les enflamment et les grisent, et elles se lancent obstinément à la poursuite du brillant état de choses que l'on fait miroiter à leurs yeux, sans se demander si cet état de choses existe de fait et est bien une possibilité réelle, au lieu d'une simple abstraction. Dans cette poursuite, malheureusement, tout inquiètes du but à atteindre, elles ne se préoccupent pas des obstacles qui se rencontrent sur la route ; elles brisent et écartent tout ce qui se trouve sur leur passage et n'entendent pas les justes récriminations qui s'élèvent de toutes parts pendant leur course affolée.

C'est à ce moment que la voix de la raison, venant d'une autre foule, d'une autre société plus grande et plus calme dans sa force,

doit s'élever et signaler à ceux qui courent sur ce chemin dangereux, les périls certains qui les attendent et les menacent à chaque instant. C'est le moment de tâcher de leur montrer combien leur acte est irréfléchi et combien sévèrement ils le jugeraient si, au lieu de se produire apparemment en leur faveur, il arrivait qu'il s'exercât contre eux. "Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même," voilà la grande loi de justice qui n'a encore jamais failli dans son application quand on a voulu sincèrement lui laisser toute sa légitime extension. Si l'on voulait bien s'inspirer de cette grande loi, si juste parce qu'elle est divine, toute la "question sociale" rentrerait dans son cadre légitime, les grèves tomberaient d'elles-mêmes, et la marche de la société, si profondément troublée de nos jours, reprendrait son état normal.

Mais pour cela, il faudrait d'abord faire disparaître de la société les imperfections qui la déparent; il faudrait une société presque parfaite, ce qui n'est guère possible sur cette misérable terre livrée aux épreuves et aux disputes de toutes sortes.

Essayons donc de trouver des raisons un peu plus près de nous et qui frappent davantage nos intelligences troublées par toutes les préoccupations qui nous empêchent de distinguer les vérités de l'ordre supérieur.

Et d'abord, en définitive, que cherche l'ouvrier, que cherchent les associations, dans ces grèves périodiques qui les secouent et les épuisent? Naturellement et légitimement, il faut le croire, le bien de leurs familles, l'amélioration de leur sort, l'acquisition d'une plus grande somme de jouissances honnêtes, leur juste part de l'héritage commun de la famille humaine.

Or cet objet légitime est-il atteint par les moyens que l'on prend pour l'obtenir?

Examinons un peu. La question en vaut la peine.

Toute grève implique nécessairement une suspension du travail et, par conséquent, une interruption plus ou moins longue dans la rentrée du salaire quotidien. Si l'on considère le nombre considérable de travailleurs qui, de nos jours, sont mis en non-activité, par la grève, on arrive à un chiffre formidable comme résultat de cette interruption. Nous restons au-dessous du niveau ordinaire, en mettant à un dollar le salaire quotidien d'un ouvrier de fabrique. Or comme une grève,—ainsi du moins qu'on opère aujourd'hui,—comprend rarement moins de 1000 ouvriers, c'est donc 1000 dollars de perte pour chaque jour que la grève dure, \$30,000 pour chaque mois, et ainsi de suite. La grande grève des établissements métal-

lurgiques de Homestead, E.-U., qui a duré cinq mois, a affecté jusqu'à 10,000 hommes, et les pertes qu'elle a occasionnées, en salaires, s'élèvent à environ \$250,000 par mois, soit \$1,250,000 pour les cinq mois. Il faudrait aux grévistes des années et des années de travail assidu pour reconquérir cette somme, au moyen de l'augmentation du salaire, si toutefois ils y parviennent jamais. Ajoutons que les pertes éprouvées par la société métallurgique—les capitalistes,—ont été de plus de \$5,000,000. Voilà donc une perte sèche d'au delà de \$6,000,000 causée par une seule grève et dans un seul endroit. Nous ne parlons pas des pertes nombreuses de vies qui en ont été le résultat, et qui sont irréparables. Mettez, à côté de ces sommes énormes, les petits montants qu'ont fournis les associations affiliées pour empêcher les familles de mourir de faim, pendant que la grève arrêta le salaire du père, et ils vous font l'effet d'une goutte d'eau dans un océan. D'autre part, ajoutez aux pertes pécuniaires, les inquiétudes, les tortures morales, les souffrances physiques des familles qui ont été victimes de la grève, les maladies contractées par suite des privations et du manque de soins, les constitutions permanemment affectées par l'insuffisance de la nourriture et du vêtement. Faites un compte exact du tout et voyez ce que le gréviste a gagné par son acte irréfléchi. Et je dis tout cela en supposant qu'il a réussi, qu'il a gagné son point. Qu'est-ce donc, lorsque, comme cela arrive le plus souvent, il échoue et est forcé d'en revenir aux anciennes conditions? C'est non seulement la perte matérielle, mais c'est le découragement, l'affaissement moral, souvent la mort de l'ouvrier et la ruine complète de sa famille.

Mais, on dit, pour s'exercer et s'encourager, qu'est-ce que nous réclamons, après tout? une misérable augmentation de dix sous par jour qui nous procure un peu de légitime bien-être et ne peut aucunement affecter le gain du capitaliste. C'est ici, surtout, que s'affirme dans toute sa vigueur, le raisonnement unilatéral dont je parlais plus haut. Examinons encore.

Le capitaliste est puissant, concédons ce point. Mais sa puissance a des limites. Supposons qu'il emploie 500 ouvriers, — ce qui est une faible moyenne, — à un dollar par jour, c'est une dépense quotidienne de \$500. Maintenant, s'il s'agissait de donner une augmentation de dix sous à l'un de ces ouvriers, je conçois que la chose n'aurait aucune importance; à dix ouvriers, cela ferait déjà un dollar, ce qui passerait encore; mais à 500 ouvriers, nous arrivons déjà à une augmentation de 50 dollars par jour, que le patron est obligé de subir et qui, nécessairement, doit absorber tous ses bénéfices et même bien au delà. Il n'a plus d'autre alternative que de

fermer boutique pour ne pas perdre ce qui lui reste, et voilà 500 ouvriers sans travail, voilà un énorme capital retiré de la circulation dans cette localité, et, par conséquent, tout un village, toute une petite ville arrêtée dans son essor et soumise à des pertes dont elle se refera difficilement.

Les chiffres ont une façon brutale d'exprimer les faits, mais, au moins, ils ne mentent pas.

Voilà donc des résultats qui doivent donner à réfléchir. Puisqu'on agit dans un bon but, dans l'intérêt commun, on doit songer sérieusement à cet intérêt, et il est ici mis directement en cause, en face des résultats ordinaires.

Que sera-ce donc s'il s'agit des grèves parmi les ouvriers, des grandes exploitations de chemins de fer, ou de navires, par exemple, qui font sentir leurs désastreux effets non seulement, sur les opérations locales, mais sur le commerce de tout un pays, sur les relations extérieures même? On en a vu les résultats lors des grandes grèves des ouvriers des docks de Liverpool et des employés de chemins de fer aux Etats-Unis, il y a quelques années. Le commerce entravé, la circulation des produits et même des voyageurs arrêtée, par conséquent, l'élévation du prix de tous les objets de consommation, la pauvreté, la misère, la ruine de ceux mêmes qui voulaient ou croyaient vouloir améliorer leur condition. Et pendant ce temps, les meneurs, ceux qui tiraient les ficelles, placés en lieu sûr, jouissaient de leurs gras traitements, sans se soucier de cette foule d'honnêtes gens qu'ils avaient malhonnêtement poussés à la révolte insensée et à la misère certaine.

Je parlais, plus haut, de l'augmentation des salaires, qui est généralement le motif de la plupart des grèves. Dans ce cas, au moins, il y a une cause apparemment légitime. Mais, il n'en est pas toujours ainsi; le plus souvent, la grève est décidée pour les motifs les plus futiles. Un ouvrier incapable ou immoral a été renvoyé pour d'excellentes raisons; mais, il appartient à une "société"; on somme donc le "bourgeois" de le reprendre, ou bien toute la "société" se retirera. Dans d'autres cas, le fabricant trouve un ouvrier intelligent et capable qui lui offre toutes les garanties possibles; il l'engage. Mais, cet ouvrier n'appartient pas à la "société"; il est mis au ban, il est "boycotté" par les autres et on demande son renvoi immédiat. Sinon, il y a grève, ou bien, le pauvre ouvrier est tellement maltraité par ses compagnons d'ouvrage, qu'il est obligé de quitter la place. Voilà des faits qui se passent tous les jours; il n'y a pas besoin de les imaginer, il est loisible de les constater tout autour de nous. Est-ce là de la justice?

Non, cent fois non. Les ouvriers, en général, sont-ils coupables de cet état de choses ? Par faiblesse seulement ; car ce ne sont pas eux qui prennent l'initiative et qui dirigent ces cruelles exécutions. C'est un comité exécutif quelconque composé de gens grassement rétribués et qui, pour la plupart, ne connaissent pas le premier mot ni le premier acte du métier dont ils prétendent faire partie. Ce sont les meneurs, les parleurs, que François Coppée a si fortement décrits dans sa *Grève des forgerons*. Ceux-là, ces meneurs, sont très éloquents lorsqu'ils parlent des droits de l'ouvrier, mais ils oublient toujours de leur parler de leurs devoirs. Ils crient bien haut qu'il faut s'associer, s'aider les uns les autres, ce qui est très beau, mais leur principe et leur pratique, à eux, c'est uniquement de " se servir des uns et des autres, " ce qui est moins beau mais plus profitable.

Et voilà les causes qui, en général, sont au fond de ces profondes commotions qui agitent et brisent la société, comme autrefois les perturbations de la surface terrestre agitaient toute une région et détruisaient toutes les habitations et les habitants qui l'occupaient. Et c'est pour cela que ces agitations sont profondément déplorables, et que tous ceux qui ont à cœur le bien-être de leurs compatriotes et le progrès réel de l'humanité devraient unir leurs voix, pour les prévenir ou du moins les atténuer.

Voilà dans quel esprit cet article est écrit ; il s'adresse au sens droit et honnête de ceux qui sont pleins de bonnes et saines dispositions, mais qui sont exposés à se laisser entraîner par de retentissantes déclamations, dans des échauffourées où ils ne pourront pas faire autrement que de laisser quelque chose de leur force et de leur dignité.

Personne plus que moi n'est rempli du désir d'améliorer par tous les moyens légitimes possibles la condition de l'ouvrier. Le travail est l'une des nécessités de notre existence, et, à ce titre, il a droit au respect, à la sympathie, à la protection, de la part de tous. Les associations qui ont pour but de protéger l'ouvrier, de relever son état, de lui donner autant que possible la somme de repos et de jouissances honnêtes à laquelle il peut légitimement prétendre, ont certainement droit à une entière et cordiale approbation. Le droit de se former en association, dans les limites de la morale et de la loi, est incontestable, et le bien que peuvent produire les sociétés de bienveillance et de secours, — si elles ne s'écartent pas de la voie véritable, — est reconnu partout.

Et c'est pour cela que nous avons toujours regretté profondément de voir certaines associations, excellentes en principe, et animées d'intentions honorables, se laisser engager, sous la conduite de quelques meneurs paresseux qui les exploitent et les rançonnent,

dans des voies où elles perdent et le droit à la protection et l'estime des gens de bien. Répétons-le, ce n'est pas l'ouvrier lui-même qui est coupable, ce sont les meneurs auxquels il obéit trop facilement, ébloui et grisé, pour ainsi dire, par les mots rouflants et les phrases pompeuses dont se servent ces derniers pour arriver plus sûrement à leurs fins. Ce qu'il y a de répréhensible en tout cela, c'est surtout la violence qu'on ne craint pas d'exercer, au nom de la liberté, contre ceux qui veulent travailler quand même et se déclarent satisfaits des conditions que leur fait le patron. Ce sont les menaces et les voies de fait dont on accable le patron qui réclame, très justement, le droit de choisir ses ouvriers et de les payer suivant leur assiduité et leur habileté, qui demande, en somme, à conduire lui-même sa propre affaire, sans être obligé de subir les dictées de ceux qu'il emploie.

Liberté à chacun et liberté à tous, dans la limite de la morale et du droit : voilà le principe sur lequel devraient reposer tous les rapports entre le patron et l'ouvrier, et qui, malheureusement, est trop souvent oublié de l'un et de l'autre.

Qu'il y ait des patrons injustes, égoïstes, intraitables, on ne saurait le nier ; mais que, dans les grèves, les ouvriers se laissent facilement et fatalement entraîner à l'injustice, à l'égoïsme, à l'intransigeance, c'est aussi un fait que l'expérience ne démontre que trop.

On a essayé les arbitrages ; mais ils n'ont donné que des résultats peu satisfaisants. On a aussi opposé la force à la force, c'est-à-dire qu'on a employé les troupes pour faire rentrer les révoltés dans le devoir. C'est un moyen qui peut produire un arrêt momentané, un calme apparent ; mais qui ne détruit pas la cause et, par conséquent, laisse subsister tous les dangers d'un prochain soulèvement.

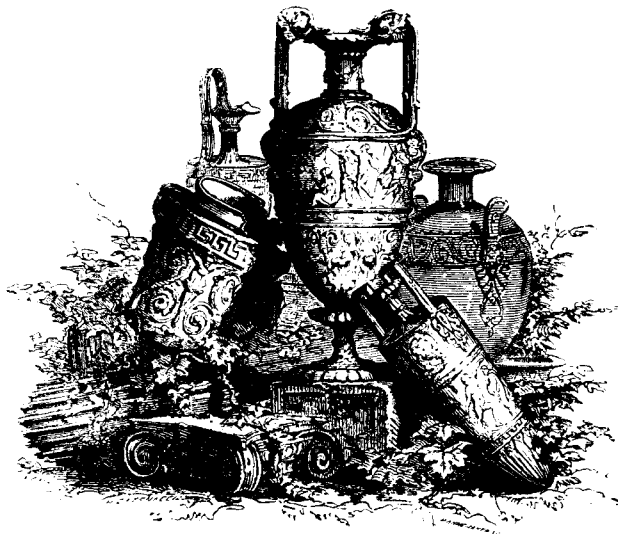
C'est seulement en faisant appel au bon sens, aux principes de morale et d'humanité bien entendus, que l'on parviendra à faire rentrer les esprits dans le calme et la réflexion, et à remettre la question sur ses bases véritables. Il faut que chacun y mette du sien, et, pour cela, il faut que chacun comprenne bien non seulement ses droits, mais ses devoirs.

Dans la vie humaine, à côté de chaque droit, il y a un devoir ; et ce devoir est d'autant plus strict que le droit est plus étendu. C'est en travaillant d'après ce principe qu'on parviendra sinon à régler finalement, du moins à faire entrer dans la voie des concessions honorables, cette irritante question du capital et du travail. Et c'est pour cela que tous ceux qui, par la parole ou par la plume, peuvent atteindre l'oreille du public, ont le devoir de travailler à ce résultat

si désirable, de faire entendre la calme voix de la raison au-dessus des cris passionnés de l'intérêt personnel mal compris.

Il y a là une grande somme de bien à accomplir, pour ceux qui veulent sincèrement et désintéressement le bien de leur pays. J'appelle humblement leur concours.

NAPOLÉON LEGENDRE.



L'ALASKA

Autrefois, raconte la légende sauvage, le soleil ne se levait jamais sur la terre d'Alaska. Il faisait nuit, nuit continue. Par bonheur il y avait dans le pays un corbeau, le plus merveilleux des corbeaux, qui dans ses longs voyages s'était aventuré jusqu'aux pays du soleil brûlant. Il entreprit de doter sa patrie d'un si grand bien, et s'envola un beau matin pour exécuter son dessein généreux. Longtemps, longtemps il vola au plus haut des nuages, gagnant les terres d'où viennent les vents chauds, si longtemps que ses ailes en étaient lassées. Enfin il arriva à la cabane du sauvage chargé d'avoir soin du soleil. C'était le soir, juste à la tombée de la nuit. De loin le corbeau vit le Phébus à la peau rouge qui décrochait le vaste luminaire, et l'enfermait pour la nuit dans un sac fait de peaux solidement cousues. Alors, par je ne sais quel stratagème, notre corbeau prit la forme humaine. C'était un beau sauvage, ma foi : un peu noir sans doute, mais c'est un agrément de plus. Il vint à la cabane et entra sans façon. Car en pays sauvage, lecteur civilisé, on ne demande pas l'hospitalité, on la prend. Il entra donc, s'assit ou plutôt s'accroupit auprès du feu, parmi les gens de la cabane, et prit sa part du saumon frais et rose dont ils faisaient leur repas. Le souper fini, il parla et fit dans les formes la demande en mariage de la jeune Lumière-du-Jour, fille du maître de la cabane, promettant de donner en échange deux beaux attelages de chiens et un traîneau. Tout s'arrangea pour le mieux ; on remit au lendemain la cérémonie des noces, et les naïfs habitants s'endormirent ce soir-là d'un sommeil trop paisible. Le corbeau-homme, qui guettait, profita du moment où les ronflements les plus sonores témoignaient de la parfaite inconscience des dormeurs. Il reprit son noir plumage, et s'envola se percher sur une *cache* située tout auprès, les arbres étant rares dans le pays. Ces *caches* sont des cabanes montées sur de longs bâtons fichés en terre et dans lesquelles les sauvages conservent leurs provisions hors de la portée des chiens et des loups : inutile de dire qu'elles ne sont *cachées* pour personne. Du haut de cette position, le traître se mit à crier de sa plus belle voix : au feu ! au feu ! Voilà les gens de la cabane réveillés en sursaut qui sortent tous ensemble

et se regardent les uns les autres, cherchant ce que cela signifie. Sans perdre un moment, le rusé corbeau rentre dans sa cabane à tire d'aile, et délivre le soleil. Celui-ci, ayant échappé cette fois à la vigilance de son gardien, se trouva libre désormais. Et c'est par reconnaissance pour son libérateur qu'il accorde encore aujourd'hui à l'Alaska l'honneur de sa visite quotidienne.

C'est là une grossière légende, sans doute, comme le sont toutes celles de ces peuples. Mais ne peut-on lui trouver une application, et dire que, comme le soleil de la légende, la bienheureuse lumière de la foi a été longtemps sans éclairer la terre d'Alaska? Aujourd'hui elle commence à y briller, grâce aux persévérants efforts des missionnaires. Ce sont leurs récits qui ont fourni la matière de la courte étude qu'on va lire.

Ce n'est pas un petit pays que ce recoin perdu de l'Amérique. Il couvre une surface que l'on estime à environ 520.000 milles carrés; c'est à peu près autant que les provinces d'Ontario, de Québec, de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et du Manitoba réunies, ou bien encore un peu plus que les pays occidentaux de l'Europe: Iles Britanniques, France, Espagne et Portugal, pris ensemble. Il mérite assurément son nom, en quelque sens qu'on le prenne.

En effet *Alakshak* et *Alaycksa*, d'où nous avons fait *Alaska*, signifient dans la langue des indigènes, *le grand pays* ou mieux *la grande terre*, le continent, expression qui traduit littéralement l'anglais *the mainland* (1).

Deux grandes chaînes de montagnes parallèles, celle des Rocheuses, sur laquelle s'appuie tout le continent américain, et celle des Cascades, qui renferme les pics les plus élevés de l'Amérique du Nord, viennent se terminer dans l'Alaska; la première, par les monts Buckland au nord-est, la seconde, par les monts Saint-Eliens au sud. Le plateau élevé qui réunit ces deux systèmes, s'abaisserait rapidement vers la mer, et l'Amérique finirait à peu près là où l'Alaska commence, n'était une troisième chaîne, celle des monts Tchigmites ou Alaskiens, qui vient s'insérer obliquement sur les deux autres et se prolonge vers le sud-ouest jusqu'aux bords de l'Océan. Plusieurs massifs secondaires, peu connus, contribuent à donner à une grande partie du pays son aspect accidenté. Il est difficile de méconnaître le caractère volcanique de ces soulèvements, surtout dans l'ouest et, plus qu'ailleurs, sur la côte de la mer de

(1) Les deux formes ont dû exister, car la seconde nous est restée dans le nom d'*Alaska* que porte encore couramment la péninsule d'Alaska, et la première dans celui d'*Ounalashka* donné à l'une des grandes îles Aloutiennes, et qui vient évidemment de *Nagoun-Alakshak*, *l'île au près d'Alakshak*.

Behring. Là, toutes les collines sont des cratères éteints ; les roches ont une apparence volcanique incontestable : poreuses, noirâtres, altérables à l'air, couvertes de soufre, elles ressemblent en tout à celles qui couvrent le Vésuve. Le sable même du rivage n'est qu'une poussière volcanique, terre aride et sans végétation qui forme, tout auprès, des landes nues et desséchées. Aussi cette région a un caractère triste qui impressionne péniblement au premier abord. L'île Saint-Michel, sur laquelle s'élève le poste ou la redoute de Saint-Michel dont elle a pris le nom, présente la même physiologie. Un de ces cratères, rempli d'eau, est aujourd'hui un lac. Un autre, à cinq milles au plus de la redoute, forme un véritable cirque de deux à trois cents pieds de diamètre, qu'entoure un mur de lave haut d'environ trente pieds et ouvert seulement au nord-est. Du fort lui-même on peut apercevoir au moins une dizaine de ces sommets tronqués, cratères éteints qui se dressent près de là sur la terre ferme.

Un vaste fleuve, le Youkon, digne de figurer à côté de ses frères les grands fleuves du nouveau-monde, descend des hauteurs du plateau et coule d'abord vers le nord ; puis, contournant la chaîne des monts Alaskiens, s'infléchit vers l'ouest, ensuite fait un coude brusque vers le sud, et se repliant de nouveau vers l'ouest, va se jeter dans la mer de Behring par trois grandes embouchures qui lui font un delta comparable à celui du Nil.

Le Youkon est le Mississipi de ce pays. Les Esquimaux, en effet, le nomment *Kwickpak*, ce qui en leur langue signifie littéralement *misi sipi* ou *grande rivière*. On trouve encore ce nom sur certaines cartes géographiques, et les Russes, longtemps maîtres du pays, n'en connaissent pas d'autre. Cependant l'appellation athabaskienne, *Youkon*, adoptée par les nombreux employés de la compagnie de la Baie d'Hudson a généralement prévalu. Le cours du Youkon est à peu près celui du Mississipi proprement dit, soit environ 2050 milles ; sa largeur surpasse celle du Saint-Laurent ; une rivière considérable, la Tanana, paraît être pour le Youkon ce qu'est le Missouri pour le Mississipi. Ce fleuve immense est navigable, pour les petits bateaux à vapeur, sur un parcours de 1600 milles. (1) Il charrie des quantités énormes de sédiment qui s'accumulent à son embouchure et en rendent l'entrée impraticable pour les vaisseaux de tonnage un peu considérable. Seules, de légères embarcations s'y hasardent.

(1) Ces mesures ont été parfois exagérées, ainsi que les autres distances dans l'Alaska, parce que, dans le pays, elles sont souvent données en verstes, et que les voyageurs ont pris les verstes pour des milles. La verste russe vaut à peu près 1178 verges, soit un peu moins de 7,10 de mille.

Malgré cela, on le conçoit, le Youkon est la grande route du pays. Soit qu'on le remonte sur la glace ou dans les *steamboats* de la compagnie de l'Alaska, soit qu'on le descende, depuis les lacs où il prend sa source, en bateaux que l'on fabrique sur les lieux, c'est ordinairement par le Youkon que l'on aborde l'Alaska. C'est donc par là que je vous proposerai de partir avec moi, bienveillant lecteur, pour un petit voyage en fauteuil à travers ce pays inconnu. Cette excursion ne vous coûtera pas de grands efforts musculaires, et sera sans fatigue pour vos membres ; puisse-t-elle être aussi un repos pour votre esprit !— Nous choisirons, si vous voulez, de descendre le Youkon, c'est à mon avis le mode le plus intéressant.

Arrangeons-nous de façon à arriver par mer, vers le commencement de juillet, à cette côte si pittoresquement déchiquetée et découpée comme une dentelle, que forme en plongeant brusquement dans l'Océan la grande chaîne des monts Cascades. C'est déjà l'Alaska. Entrons dans un de ces innombrables bras de mer : ce sera, par exemple, le détroit de Chatham, dont l'entrée se présente à nous par le 56° de latitude et le 135° de longitude à l'ouest de Greenwich. Du détroit de Chatham, en filant toujours au nord, nous tombons dans celui de Lynn. C'est une espèce de couloir entre deux murs de rochers à pic tombant droit à la mer. De temps à autre, une brèche dans cette noire muraille laisse apercevoir entre deux montagnes une gorge profonde, remplie par un glacier éblouissant qui vient se perdre dans les flots. Cette glace étincelante se détache merveilleusement sur le noir qui l'entoure. Majesté de l'Océan, grandeur des montagnes et splendeur des glaciers, il semble que la nature ait réuni ici ce qu'elle a de plus grandiose.

A l'extrême nord, le détroit de Lynn se bifurque en deux entrées, celle de Tchilcate à gauche, et à droite celle de Tchilcoute, estuaire de la petite rivière Tchilcoute. Autrefois on passait par Tchilcate, aujourd'hui on préfère Tchilcoute. Allons-y donc ; c'est là que nous trouverons nos guides, des sauvages Tchilcates qui vont faire nos paquets, les transporter et nous conduire nous-mêmes, moyennant paiement, bien entendu. Car les Tchilcates sont âpres au gain ; c'est, je crois, grâce à la bienfaisante prédication des ministres presbytériens qui leur ont annoncé, trois ou quatre années durant, l'évangile de la civilisation et du progrès matériel. Aussi nous faut-il payer pour tout : tant pour les guides, tant pour passages de rivières, tant pour le soin de nos bagages et effets, tant pour leur transport, tant pour la protection de nos personnes. C'est un comble de civilisation, une de ces *notes* comme on en présente au voyageur dans les hôtels de France, et sur lesquelles figurent le savon, la

bougie, le feu que l'on aurait pu faire, etc. Le pourboire même n'est pas oublié, car nos Tchilcates exigent par dessus le marché une gratification pour avoir été fidèles à leurs engagements. Bref, c'est un petit tribut d'au moins \$300 qu'il nous faut payer à la civilisation, avant de nous jeter définitivement dans le désert.

Et vous voilà partis à pied, suivant le cours d'une petite rivière sur laquelle notre bagage, plus heureux, monte en canot. Toutes les rivières de cette côte abrupte sont petites, très rapides, encaissées dans des gorges profondes. Suivons toujours la nôtre, passant à gué bien des ruisseaux, ses tributaires, et remontons jusqu'à sa source, qui est naturellement un beau glacier. Là, tout au pied du glacier, nous trouvons le *campement des Moutons* (*Sheep camp* des Anglais), ainsi nommé sans doute à cause du grand nombre de moutons qui l'ont jadis fréquenté. Quand je dis moutons, je ne parle pas ici de ce doux et timide animal dont le bon La Fontaine a fait le type de la mansuétude et de la réserve. Son frère le mouton sauvage ou mouton des montagnes (*ovis montana* des naturalistes) a des allures fort dégagées. Poursuivi par les loups ou les ours, il grimpe sur quelque rocher pointu, et arrivé à l'endroit le plus escarpé, se lance en avant, tête la première. Il tombe on ne sait trop comment, toujours sur ses énormes cornes roulées en spirale, sans se faire aucun mal. (C'est ce qui s'appelle avoir la tête dure.) Le poursuivant reste stupéfait au bord de l'abîme. Pour un tiers, c'est un spectacle curieux et parfois réjouissant que de voir une bande de ces animaux faire les uns après les autres le saut périlleux, puis continuer leur course comme si rien ne s'était passé. Mais, quelque avisés que soient nos moutons, je n'oserais pas leur attribuer, comme font nos sauvages, la construction du bel abri de roches que nous offre le campement des Moutons. Cet abri semble plutôt la moraine terminale de quelque glacier disparu, mais peu importe : l'essentiel, c'est qu'il nous protège très suffisamment contre vent et pluie ; ce qui prouve, je crois, que s'il a été fait par des moutons, du moins il peut servir à d'autres.

A partir du campement des moutons la montée est raide et le devient de plus en plus. Nous finissons même par arriver à un mur de rochers qui se dresse presque perpendiculairement devant nous. Son sommet perdu dans les nuages, est, nous dit-on, à une hauteur de 4000 pieds, et plus. Vous cherchez peut-être une ouverture dans la muraille ; mais point. Les sauvages vous montrent le chemin en s'élançant à l'escalade comme des chats. Il n'y a qu'à les suivre, coûte que coûte. Vous vous aidez des mains et des pieds, vous passez d'une roche à l'autre avec des enjambées dont vous ne vous seriez

jamais cru capable, tant la nécessité développe les talents. Courage, cher lecteur, je vous suis; nous arrivons au haut passablement essoufflés, mais pour jouir d'un spectacle magnifique. Nous sommes ici entre deux abîmes, 4000 pieds d'un côté, 3000 de l'autre, sur une sorte de muraille, qui d'après les cartes que j'ai sous les yeux, forme la frontière entre l'Alaska et le Canada. Frontière bien naturelle en effet que ce gigantesque mur, dressé entre les deux pays. Il forme d'ailleurs la ligne de partage des eaux, ou comme disent nos Canadiens, la *hauteur des terres* : au sud les eaux vont au Pacifique, au nord, vers la mer polaire. Au sud se déroule à nos pieds tout le chemin que nous venons de parcourir; d'abord la gorge d'où nous sortons, avec sa petite rivière, puis l'entrée et le village de Tchilcoute, et, dans l'arrière-plan, les montagnes du détroit de Lynn avec leurs sommets enneigés. Au nord, à 3000 pieds au dessous de nous, comme un diamant enchâssé dans ses rives de glace, le lac du Cratère, une des sources du Youkon, étincelle au soleil. Puis un horizon de montagnes et de pics dont le sommet disparaît dans les nuages; une percée vers le nord permet d'apercevoir un pic rougeâtre, plus élevé, au pied duquel coule, nous dit-on, le fameux Youkon. Tout cela, c'est le territoire canadien. Nous n'avons plus qu'à y descendre. Encore faut-il des façons, car la côte est raide, et une glissade commencée à cette hauteur, ne se terminerait guère avant le lac : belle dégringolade assurément, mais dont personne parmi nous ne semble avoir envie.

Les eaux du lac du Cratère se déversent par un torrent impétueux dans une profonde ravine qui les conduit au lac Lindeman. Nous les suivons d'une allure plus calme. Arrivés à ce second lac, nous nous construisons un radeau, sur lequel nous et nos bagages faisons la traversée du lac (7 milles environ) en quelques heures. Puis le lac Lindeman s'épanche dans le lac Bennet, par un rapide qui n'a pas un mille de long et où nous faisons portage. C'est le portage de Perrier. Avant de nous y engager, recueillons une inscription laissée par Mgr Seghers dans sa dernière visite pastorale, celle même où cet héroïque prélat périt assassiné par un domestique blanc qui l'accompagnait. Nous la trouverons attachée à un arbre tout auprès : "Archbishop Seghers, of Victoria, V. I., accompanied by Fathers Tosi and Robaut, camped here and offered the Holy Sacrifice, July 30th, 1886."

Pendant que nous cheminons péniblement le long du rapide, notre radeau descend tout seul. Peut-être seriez-vous tenté de vous y embarquer pour descendre avec lui, mais croyez-moi, il vous suffira bien de le regarder faire. Après l'avoir déchargé on l'abandonne

au courant : voyez-le qui plonge d'abord, puis revient à flot et s'élançe avec la vitesse d'un cheval au galop ; le voilà qui heurte contre un rocher : il s'arrête comme stupéfait, et sa masse entière vibre pendant quelques instants. Puis le courant le saisit de nouveau, il repart en tournoyant dans l'écume et va se jeter sur les rocs de l'autre bord. De choc en choc, semant ses débris au courant, il franchit l'espace de trois quarts de mille environ qui sépare le lac Lindeman du lac Bennet, et sautant d'un bond les rochers qui obstruent le milieu de la rivière, va s'échouer sur une plage de sable où nos compagnons, habitués à ces gambades, l'attendaient en paix. On le reprend pour aller à la recherche de bois qui puisse être débité en planches et servir à la construction d'un bateau.

Laissons, si vous voulez, nos compagnons s'occuper de ces détails, et examinons le paysage. Car cette partie peu connue est une des plus pittoresques de nos immenses territoires du Nord-Ouest. L'aspect en est grandiose. C'est un pays de montagnes dont la hauteur est d'environ 4000 pieds, séparées par des vallées profondes et ombreuses, entremêlées de lacs éblouissants et couvertes de la végétation sombre mais vigoureuse des pays du Nord. Là sont de vastes et épaisses forêts, richesses qui dorment encore et que la prodigieuse nature continue à entasser pour nous en attendant le jour où nous voudrions les utiliser. Le sapin (*abies balsamea*) et l'épinette (*picca alba*) y forment un fond vert sombre au-dessus duquel s'élèvent les grandes branches du liard ou cotonnier (*populus canadensis*) et le feuillage glauque des saules, et sur lequel se détachent avec un merveilleux relief les troncs blancs des bouleaux au feuillage de dentelle. Les mousses blanches et vertes et les lichens jaunâtres couvrent la terre d'un moelleux tapis. Les fruits sauvages y croissent en abondance : on y trouve l'atoca (*vaccinium macrocarpum*), que les Français nomment canneberge, une sorte de fraise d'automne que les Russes appellent *morochki*, la framboise et le bluet (*vaccinium canadense*) ou airelle des auteurs français. Ajoutez des bandes de moutons des montagnes se livrant à leurs étranges culbutes, des chèvres sauvages, des loups, des écureuils de terre ou *goufreurs* (*gophers* des Anglais), des lapins, quelques ours bruns (*ursus americanus*) qui semblent les seigneurs de ces lieux, les orignaux avec leurs cornes immenses, des caribous (le *renne* des Européens), des cygnes qui voltigent par bandes de vingt ou trente et s'ébattent sur les lacs, des perdrix, de grands aigles, des martins-pêcheurs et beaucoup d'autres que j'oublie, et vous aurez une idée de la vie répandue dans ce désert. Les lacs regorgent de poissons. Faisons un repas de truite arctique que nous pêchons pour occuper nos loisirs, et

avouez que c'est délicieux. Nous pourrions ici encore relever une inscription assez différente de la première. La voici : " N° 5 camped and built a boat ; raft went to pieces going through the rapids. Altitude 1620 feet. Barometer 29.78. Temperature 60 degrees. Wind south : velocity 3 miles. Weather, rainy. From last camp, 1 mile. From salt water, 36 miles. Time 4.20 P. M. Date, June 15, 1884. General Remarks. Mosquitos very bad. Willis E. Everett, M. D." Reconnaissons l'exacritude de la dernière remarque.

Mais pendant cette digression nos compagnons ont construit le bateau, une simple barge à fond plat, à nez carré, où nous mettons nos affaires et nos personnes. Puis, en avant ! Si la barge fait eau, on mettra quelqu'un aux écopés : car d'un bateau si grossièrement taillé il ne faut pas attendre des merveilles. Nous traversons ainsi le lac Bennet dans sa plus grande longueur qui est d'environ 20 milles ; puis, par une courte rivière, l'eau du lac passe, et nous avec elle, dans le lac Takou, et de là, sans obstacle, dans le lac la Vase (*Marsh* ou *Mud Lake* des Anglais). Au sortir du lac la Vase, le fleuve, devenu plus considérable, précipite son cours et s'engage dans une ravine profonde, que j'hésite à appeler *cagnon* comme l'ont fait les voyageurs et les missionnaires, vu la nature du sol. C'est le cagnon de Miles. Le fleuve y est resserré entre deux murailles de basalte en colonnes semblable à celui des grottes célèbres d'Ecosse et d'Irlande, laissant entre elles un espace de 50 pieds tout au plus. Le bateau en partie déchargé, laissons nos compagnons faire le partage de nos effets, et, en amateurs que nous sommes, embarquons-nous pour sauter le rapide. Dans l'étroit et sombre passage l'eau s'engouffre avec une telle rapidité que celle des bords, retardée par le frottement sur le rocher, reste un peu en arrière et au-dessus, tandis que le milieu de la rivière forme une dépression sensible où le courant atteint sa vitesse maximum et qui attire comme forcément tous les corps flottants. Grâce à cette disposition, il est impossible que notre bateau aille se heurter aux roches de la rive, et c'est heureux. En un clin d'œil le courant l'a saisi et l'entraîne en plein milieu des vagues furieuses et dans un nuage d'écumes rejaillissantes. D'énormes vagues nous entourent ; nous sommes secoués comme par une mer en tempête, et parmi le fracas des eaux qui se brisent notre bateau craque d'une façon menaçante. Tout cela dure un quart de mille, c'est-à-dire un instant. Soudain le fleuve s'élargit le courant se calme : nous sommes entre deux remous qu'il faut éviter à tout prix. Déjà c'est fait ; les murs de roches se resserrent encore, le courant s'accélère, et nous voilà entraînés de nouveau. Nous franchissons un rocher énorme qui, une fois passé, se dresse

derrière nous comme une montagne et obstrue la vue ; puis le courant furieux nous jette à droite, à gauche ; parfois notre embarcation, malgré son poids, prend des allures de poisson volant, bondit hors de l'eau, puis retombe et file plus vite encore. Enfin un dernier bond, et nous voilà hors du couloir, en pleine lumière ; un brusque coup de gouvernail nous amène en eau calme. Un mille en trois minutes, et quelle descente !

Si vous n'avez pas peur du froid, compagnon lecteur, nous passerons ici la nuit. Mais attendez-vous à trouver demain matin une légère croûte de glace sur votre cuvette. Les nuits sont froides ici, même en plein mois d'août. A partir du cagnon de Miles, par une suite de rapides et de descentes, nous franchissons les deux milles qui nous séparent d'un deuxième cagnon, celui du *Cheval blanc*, dont la longueur comme celle du précédent, est d'un mille ou à peu près. Ici le Youkon se couvre de franges d'écume que l'imagination poétique des voyageurs a assimilées à la crinière d'un cheval blanc. Un peu plus bas, la rivière Takina vient apporter au fleuve grossissant le tribut de ses eaux, plus bas encore nous entrons dans le lac Labarge, long de 40 milles.

Au sortir du lac Labarge, le fleuve, que les mineurs du pays appellent la rivière Lewis, coule plus régulier. Il reçoit plus loin de grands affluents dont le premier est la rivière Pelly. Vis-à-vis l'embouchure de la Pelly, saluons à notre gauche les ruines du fort Selkirk, ancien poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ruiné et saccagé par les Tchilcates. Plus bas, le fleuve reçoit son deuxième grand affluent, la Stewart ; plus bas, encore nous voyons à notre droite le fort Reliance, puis le fort Bellisle. Ces deux postes ont été établis par un compatriote, M. François Mercier : le premier a été fondé en 1873 pour la *Alaska Commercial Company*, et le second en 1880 pour la *Western Fur and Trading Company*. Ni l'un ni l'autre n'a donc été bâti pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, ainsi que M. Elisée Reclus l'affirme par erreur dans son ouvrage d'ailleurs d'une si étonnante exactitude (1). Enfin nous atteignons le 141^e méridien, qui forme la frontière entre le Canada et l'Alaska. A peine au-delà se dresse à notre gauche une montagne abrupte de plusieurs centaines de pieds en hauteur et que M. Schwatka a dénommée *Boundary Butte*. (2) Elle semble d'abord obstruer complètement le

(1) *Nouvelle Géographie universelle*, par Elisée Reclus, tome XV, Amérique boréale. Paris, Hachette et Cie ; page 236. J'aurai occasion de relever encore une ou deux inexactitudes dans cet ouvrage remarquable. Le même volume contient la description du Canada, où l'on ne rencontre que quelques jugements incorrects.

(2) *Along Alaska's Great River*, New-York ; Cassell and Co., p. 269.

cours du fleuve : il la contourne par un brusque détour, et nous sommes de nouveau dans l'Alaska. Pressons-nous un peu pour ne pas vous ennuyer, bon lecteur, et arrivons au fort Youkon vers la fin d'août. C'est ici l'établissement le plus septentrional de la Compagnie d'Alaska sur le Youkon ; et il serait malaisé qu'il en fût autrement, attendu que c'est ici le point le plus septentrional que le fleuve lui-même atteigne dans son cours. Après avoir reçu la rivière du Porc-Épic ou du Rat, qui vient du nord, le Youkon change de direction et coule vers l'ouest. Ici nous touchons presque au cercle arctique ; et la déviation de l'aiguille aimantée est de 40 degrés à l'est, car nous sommes à une latitude voisine de celle du pôle magnétique.

Bâti en 1848 par la Compagnie de la Baie d'Hudson, le fort Youkon passa à la Compagnie de l'Alaska en 1868, à l'occasion de la cession du pays aux Etats-Unis. Pendant longtemps la Compagnie de la Baie d'Hudson y a entretenu en guise de ministre protestant un métis qui s'appelait le Révérend McDonald, et qui instruisait les sauvages des environs. Il a perdu beaucoup de temps à les prémunir contre l'idolâtrie, qui est chose absolument inconnue dans le pays. et n'a pas manqué de les mettre en garde contre les missionnaires catholiques. Aussi se montrèrent-ils singulièrement indifférents aux prédications et aux efforts des évêques dévoués qui leur annoncèrent les premiers la vraie foi. Mgr Clut, qui passa chez eux l'hiver de 1872-73, fut profondément affligé du peu de succès qu'il obtint. Mgr Seghers, dans sa tournée pastorale de 1877-78, en ayant trouvé plusieurs réunis à Nukeukay, célébra devant eux la messe. Comme il leur demandait ensuite leurs impressions, ils lui répondirent que le ministre leur avait toujours enseigné que c'est un péché de brûler des chandelles (1).

Mais déjà les premières neiges ont commencé à tomber, le froid s'accroît par intervalles, on sent l'hiver approcher. Il va nous arriver brusquement, car il n'y a que deux saisons dans l'Alaska et la transition de l'une à l'autre se fait en quelques jours. N'en ayons pas peur, cependant, car notre manière de voyager nous met passablement à l'abri de ses atteintes ; et puis, l'hiver de l'Alaska n'est pas " ce qu'un vain peuple pense. " Croire qu'on y meurt de froid serait une erreur analogue à celle des Français qui se figurent que l'on gèle au Canada, tandis que le froid y est plus supportable qu'en France. Nous pouvons donc attendre l'hiver de pied ferme, et en l'attendant, jeter un coup d'œil sur le pays où nous allons décidément nous enfoncer.

(1) *Les Missions catholiques*, N° du 17 novembre 1880.

Un point rassurant pour commencer, c'est que les habitations d'hiver sont très chaudes. Les tentes où les indigènes vivent pendant l'été sont assez analogues aux wigwams de nos sauvages canadiens, mais il y a loin de ces constructions primitives à la *barabra* et au *kasim* des Alaskiens.

Les *barabras* (le mot est d'origine russe, son correspondant esquimau semble être *topék*) sont les maisons privées. Elles sont assez analogues aux *yowifes* avec lesquelles les romans d'A. de Lamothe nous ont familiarisés dès notre enfance. Comme celles-ci, les *barabras* sont à demi souterraines, le plancher en terre battue est à trois pieds environ au dessous du sol extérieur. Pour construire une *barabra* on commence par faire une excavation rectangulaire de la dimension voulue, disons de 12 à 15 pieds de côté; les parois étant bien dressées, on les revêt intérieurement de troncs d'arbres posés verticalement. Ceux-ci dépassent évidemment le niveau du sol; on les entoure en dehors d'un second mur fait aussi de troncs d'arbres, mais horizontaux cette fois. L'intervalle entre les deux murs est ensuite rempli de terre foulée. De cette sorte, le mur extérieur est semblable à celui d'un *log-house*, et le mur intérieur a l'aspect d'une palissade. Les *billots* nécessaires à ces constructions ne manquent jamais: le Youkon en charrie qui sont à peu près de la dimension de nos poteaux de télégraphe, et en quantité. Quand on a atteint la hauteur voulue, on dresse aux quatre coins quatre troncs d'arbres, les racines en haut; sur ces racines, ou à leur défaut sur des pièces de bois posées en entrant, on fait reposer l'extrémité des quatre premières poutres de toiture, formant un premier rectangle qui sera la base du toit. Les quatre suivantes, un peu plus courtes, sont posées sur les premières, mais un peu en dedans, de façon que le second rectangle est plus petit que le premier. Le troisième rectangle sera lui-même plus haut et plus petit que le second, et ainsi de suite. La charpente du toit s'élève donc en pyramide quadrangulaire, que l'on ne termine pas. On a ainsi une ouverture carrée, de deux pieds et demi ou trois pieds de côté, placée au milieu du toit et qui sert de fenêtre, de cheminée, et parfois même de porte pour entrer ou sortir de gros objets. Car la porte ordinaire est étroite, comme vous l'allez voir. J'ai oublié de dire qu'en creusant la maison on creuse aussi le corridor, espèce de fossé étroit de niveau avec le plancher de la maison et long d'au moins huit et quelquefois dix-huit pieds. Cette espèce de boyau souterrain est l'entrée obligée de toutes les maisons indigènes, ce qui en rend l'abord peu attrayant. On y descend par un trou où il faut se jeter la tête la première, puis dans le corridor étroit on se traîne sur les genoux et sur les

coudes jusqu'à la porte proprement dite. Très souvent on rencontre un chien dans le corridor et il faut que l'un des deux rebrousse chemin pour laisser passer l'autre. Mais achevons la construction : on recouvre le toit de menu bois, puis d'herbes et de paille, enfin par-dessus le tout on entasse la terre qui a été retirée de l'excavation. La grande ouverture du toit se ferme à l'aide d'un châssis sur lequel sont tendus en guise de vitres, des boyaux de phoque cousus ensemble et formant une membrane très transparente. On permet ainsi à la lumière d'entrer, et l'on empêche la chaleur de sortir.

Le *kasim* est une sorte de salle à la disposition du public. Il sert aux réunions, aux conseils, aux danses, aux cérémonies de toute sorte, et les hommes y vivent pendant presque tout l'hiver. Il est construit comme la *barabra* et se compose d'une salle assez grande, à plancher de bois, et dont le plafond est notablement plus élevé que celui des maisons ordinaires. Les plus grands *kasims* sont des salles carrées de quarante pieds de côté, et de vingt à vingt-cinq pieds de haut. On y entre, comme dans les maisons ordinaires, par une sorte de tunnel souterrain large d'environ un pied et demi, haut de deux et long de six, douze ou même dix-huit pieds : une peau d'ours suspendue comme une trappe en ferme les deux bouts. Au sortir de ce souterrain on se trouve dans une grande salle, bien éclairée par une large fenêtre carrée de trois pieds de côté, pratiquée comme nous savons au haut du toit et fermée par une peau transparente faite de l'intestin grêle du phoque ou du morse. Grâce à la disposition de l'entrée, l'air froid ne pénètre guère dans le *kasim*, et la chaleur s'y conserve longtemps. Aussi n'y fait-on le feu qu'une fois par jour, vers le soir. Voici comme cela se pratique : on retire le châssis qui ferme l'ouverture du toit, et juste au-dessous on enlève quelques planches du plancher de façon à mettre à découvert une excavation dans le sol qui est le foyer. Sur ce foyer en terre battue on allume un grand feu dont la fumée sort en abondance par l'ouverture du toit. C'est alors que les indigènes prennent leur bain turc, si j'ose me servir de cette expression sous la latitude où nous sommes. Ils quittent leurs habits et se tiennent auprès du feu le plus qu'ils peuvent, dansant, s'agitant, gesticulant, jusqu'à ce que la sueur ruisselle sur tout leur corps. Quand ils se voient en transpiration abondante, ils sortent précipitamment et vont se frotter et se laver le corps avec de la neige, et cela par des froids de 40 degrés au dessous de zéro. L'abbé Kneipp n'a rien inventé de plus radical. Disons de plus, pour être complet, que les vrais Esquimaux ajoutent au bain de sueur un lavage avec un liquide que je n'ose nommer ici ; mais la terminaison invariable est le lavage à la neige.

Pendant ce temps, le feu chauffe si bien les murs que même dans les plus grands froids, le kasim reste chaud et confortable pendant les 24 heures suivantes. Une fois la fumée dissipée, on rentre, on ferme la porte et l'ouverture du toit. C'est l'heure du souper. Les femmes et les enfants entrent pour donner à manger à leurs pères ou à leurs maris. Ceux-ci s'asseyaient pour cela sur une sorte de plateforme ou de tablette qui règne tout le long du mur. Les grands kasims ont jusqu'à trois étages de ces tablettes, superposés. Les femmes servent leurs maris, et en attendant qu'ils aient fini, s'asseyaient à terre, au milieu, ayant bien soin de tourner le dos aux hommes; car d'après l'étiquette esquimaude, c'est une grande inconvenance à une femme que de regarder manger un homme. Elles s'en retournent après. Pendant l'hiver les hommes, ou du moins les jeunes gens, dorment le plus souvent dans le kasim, sur cette tablette, large d'environ deux pieds et demi, qui en fait le tour. Contrairement à toutes les habitudes sauvages, les Esquimaux dorment toujours les pieds au mur et la tête vers le foyer. Dans certaines parties du pays on entretient continuellement le feu dans le foyer du kasim: alors la galerie souterraine qui sert d'entrée se bifurque à son extrémité, une des branches conduisant dans la salle, et l'autre amenant, sous le sol, l'air extérieur au foyer.

C'est dans le kasim, naturellement, que les hommes qui voyagent et les missionnaires en particulier trouvent toujours un logement confortable et qui ne coûte rien. Quand je dis un logement confortable, il faut s'entendre: ce n'est pas qu'il soit parfait, car rien ne l'est ici-bas, et après une nuit passée sur la tablette d'un kasim, vous vous trouveriez sans doute fort incommodé par les petits hôtes grouillants qui ont fait invasion dans vos vêtements et que vos voisins ont très libéralement partagés avec vous. Mais d'autre part on n'y souffre ni du froid, ni de la fumée. Quant à l'odeur, il ne faut pas avoir le nez trop délicat, à cette condition on s'y fait et on finit par n'y plus prendre garde.

Le kasim est d'institution absolument esquimaude: on le retrouve partout où il y a des Esquimaux. Il s'appelle tantôt *kashga*, ou *kagoushkimi*, ou *kaghi*, mais c'est toujours la même salle publique consacrée aux mêmes usages. Dans l'Alaska on le rencontre aussi chez les Loucheux, qui ont adopté plusieurs des coutumes de leurs voisins, coutumes assurément les mieux faites pour le climat du pays.

Il est bon de remarquer dès maintenant, bon lecteur, que deux races bien distinctes peuplent l'Alaska: les Esquimaux et les Loucheux. Les Esquimaux sont les sauvages des côtes, les Lou-

cheux ceux de l'intérieur. Les premiers ont la peau plus blanche, le nez plat, les yeux petits, obliques, à fleur de tête, la barbe assez fournie ; les seconds sont de vrais Peaux-Rouges, leurs yeux sont enfoncés sous un sourcil proéminent, leur barbe est très rare. Les Loucheux portent leurs cheveux comme nos sauvages, les Esquimaux se rasent la tête, ne conservant qu'une couronne de cheveux qui en fait le tour, à la façon des moines. En somme la différence est si nettement tranchée entre les deux races, qu'une opinion très générale refuse de considérer les Esquimaux comme des hommes de race rouge. On a voulu même en faire des blancs, ce qui me semble être un autre excès, car leur physionomie générale les rapproche beaucoup plus des races jaunes que de toutes les autres. On nous permettra de citer ici l'autorité de Mgr l'archevêque de Saint-Boniface. " Je ne puis point, dit-il dans son *Esquisse du Nord-Ouest*, partager l'opinion qui rattache les Esquimaux à la race blanche ; je crois que sans leur faire injure on peut leur reconnaître une petite teinte *jaune*, si toutefois il en coûte trop de les rattacher aux *Peaux-Rouges*... Il y a certainement moins de différence entre eux et leurs voisins qu'entre les peuples des différentes parties de l'Europe... Enfermés une grande partie de l'année dans leurs cabanes de glace (ceux du centre et de l'est), sans soleil, sans fatigue, il n'est pas difficile de comprendre qu'ils soient plus blancs que ceux de même race qui sont constamment exposés aux intempéries de l'air et chez lesquels la misère produit des effets surprenants. J'ai vu des sauvages de la teinte ordinaire de leurs compatriotes devenir aussi noirs que les nègres, pendant des jeûnes rigoureux, au milieu de l'hiver... La barbe des Esquimaux ne doit pas étonner plus que celle des Montagnais : en définitive, je les crois de même race que nos autres sauvages, se rattachant plus immédiatement pourtant aux Kamtschadales ou Mongols hyperboréens. " Telle est l'opinion à laquelle je crois pouvoir me ranger. Il est impossible à quiconque a vu de près nos sauvages et les Chinois de méconnaître les nombreuses affinités qui existent entre les uns et les autres. Les Esquimaux se rapprochent encore plus du type mongol, et plus immédiatement des Mongols hyperboréens, voilà tout.

Singulière race, quoi qu'il en soit ; présentant avec ses voisins de singuliers contrastes et des analogies non moins singulières. On dirait, en vérité, que, selon la pittoresque expression de Mgr Taché, la Providence lui a confié " la mission de garder la mer polaire. " En effet, depuis les côtes du Groënland jusqu'à la côte asiatique du détroit de Behring, tout le littoral de l'océan Arctique est occupé par les Esquimaux. Malgré la vaste étendue des terres qu'il habite,

ce peuple est un dans sa diversité. Il parle la même langue, en des dialectes différents sans doute, mais assez voisins pour que les tribus se comprennent toutes les unes les autres, en dépit de ces variantes moins considérables le plus souvent que celles des dialectes de l'ancienne Grèce. Il a les mêmes coutumes, adaptées il est vrai aux sols et aux climats, mais faciles à reconnaître sous leurs divers aspects. Enfin on retrouve aussi partout chez lui les mêmes traditions, les mêmes légendes. Par tous ces mille détails qui constituent la physionomie d'un peuple, il est aisé de juger que tous les Esquimaux sont frères. Peuple fier d'ailleurs, comme beaucoup d'autres peuples sauvages, il ne se désigne que sous le nom d'*hommes Innoïts* (1).

Tout le long de la bande de terre esquimaude qui borde l'océan Glacial, vivent des Peaux-Rouges proprement dits, nos sauvages ordinaires, que leur langue en particulier distingue nettement des Esquimaux. Le long des grands fleuves comme le MacKenzie, le Youkon, le Kouskokwim, les Esquimaux ont pénétré quelque peu à l'intérieur des terres, mais ce n'a jamais été sans une vive opposition de la part de leurs voisins. Les traditions locales ont conservé le souvenir de ces guerres, et les Innoïts leur doivent sans doute la réputation de bravoure et de cruauté dont ils jouissent chez les autres tribus sauvages.

Dans l'Alaska les sauvages de l'intérieur sont, comme leurs voisins du territoire canadien, des *Tinnés*. Ce mot, qui signifie aussi *les hommes*, se transforme suivant les tribus en *Déné*, *Diné*, *Gotiné*, *Kotchin*, *Dintché*, *Dindjié*, etc. Leurs voisins Esquimaux les nomment *Ingalik*s, c'est-à-dire Incompréhensibles, tant leur langue diffère de celle des Innoïts. Les voyageurs canadiens leur ont donné le nom moins élégant de *Loucheux*, nom bien mérité, il faut l'avouer, car chez eux le nombre des louches, des borgnes et des aveugles est considérable. Ils comprennent, toujours d'après les voyageurs canadiens, quatre tribus principales : les *gens du Large*, qui peuplent le pays situé au nord du Youkon, entre ce fleuve et les Esquimaux ;

(1) Le mot *innoït* (les hommes) est le pluriel de *innoik* (homme) ; l'usage en a fait un singulier, et j'écris en conséquence : les *Innoïts*. C'est encore pour l'usage que j'ai conservé les deux *n* : on est prié de n'en prononcer qu'une. M. Elisée Reclus écrit *Innuat*, transcription qui se rapproche peu de la prononciation originale. Les voyageurs chez les Esquimaux de l'est écrivent *inung* au lieu de *innoik*. Ce mot ressemble singulièrement à l'Algonquin *inini* (homme) au pluriel *ininiwok*, que certains Cris prononcent *iliniwok* et dont nous avons fait *Illinois*. La plupart des peuples sauvages se désignent eux-mêmes par le mot qui en leur langue signifie *les hommes*. On peut en voir des exemples dans les *Études philologiques sur quelques Langues sauvages d'Amérique*, par le savant abbé Cuoq, P. S. S. (Montréal, Dawson, 1866 ; p. 13, note).

les *gens des Buttes*, qui vivent au sud du Youkon, le long de son principal affluent, la Tanana, et qui pour cela ont été appelés *Tananas* par les voyageurs américains ; les *gens des Bois*, sur les rives du Youkon, depuis le fort Youkon où nous sommes,—vous ne l'avez pas oublié,—jusqu'au village d'Ingalikomiut, un peu au-dessous du poste d'Anvik, où commencent les Esquimaux de la mer de Behring ; enfin les *gens des Fous*, chez lesquels nous avons déjà passé et qui peuplent une partie du pays compris entre le Youkon et la Tanana. Quant à ceux-ci, dit Mgr Seghers, n'y aurait-il que leurs danses, c'en serait assez pour leur mériter le nom de fous et même d'archi-fous. Cette classification fort simple est plus que suffisante pour nos besoins. Nous n'en chercherons donc pas aujourd'hui de plus savante.

J. J., S. J.

(A suivre.)



LETTRES DU R. P. F. X. DUPLESSIS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

par EDMOND ROY.—1892.

CE livre a le mérite d'une découverte qui fera les délices d'un grand nombre. Il dévoile à nos yeux une gloire canadienne des plus brillantes et des plus pures, un héros canadien ignoré jusqu'ici et qu'on est surpris d'avoir ignoré. En effet, ce ne sont pas les grandes actions qui lui ont manqué, et le théâtre de ses travaux illustres ne fut pas obscur, puisque c'était la France presque entière. Mais par un singulier concours de circonstances, il advint que la mémoire de son nom se perdit. M. J. Edm. Roy a été l'habile chercheur qui a su le tirer des ténèbres de l'oubli en produisant à la lumière le trésor caché de quelque soixante lettres écrites de la main de cet homme extraordinaire à ses sœurs, religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Le R. P. F. X. Duplessis, né à Québec en 1694, nous apparaît couronné de la triple auréole de sainteté, d'orateur chrétien et de conquérant des âmes. Ainsi nous le montre l'auteur dans sa notice biographique qui précède les Lettres; ainsi nous le présentent les Lettres elles-mêmes. Comme le grand Xavier son patron, dont il suivit de si près les traces, F. X. Duplessis était doué de toutes les qualités naturelles qui font l'apôtre: il avait un corps robuste, une complexion vive et ardente, un esprit supérieur et capable de grandes choses, un cœur généreux et intrépide, un extérieur agréable. Il avait aussi reçu du ciel une facilité de parole étonnante qui lui permettait de prêcher de longues heures avec peu de préparation. Il dit quelque part dans ses lettres qu'il pouvait parler des choses de Dieu des jours entiers, sans fatigue d'esprit ou de corps. Grâce à une solide éducation chrétienne, bien au-dessus des pensées frivoles du monde, bien loin de courir après les faux brillants de la gloire humaine—cette "fusée de hasard au milieu de la nuit," comme dit L. Veuillot—il aspira à quelque chose de plus grand. En 1716, il quitta sa patrie qu'il ne devait plus revoir, pour entrer au noviciat des Jésuites à Paris, où Dieu mit dans son cœur d'apôtre le complément des vertus surnaturelles qui furent peu

ordinaires en lui. C'est de cette époque que datent ses premières lettres à ses sœurs qu'il aimait tendrement. Pendant les années dix qu'il employa à se préparer au sacerdoce, ses lettres, que quelques-uns trouveront peut-être un peu graves, sont l'expression de ces trois cris de son âme débordante de charité: "Dieu seul," Deus meus et omnia; "Soyez des Thérèse et que je sois un Xavier"; "Aimons ardemment la croix"; "Priez Dieu qu'il me donne les dispositions d'un véritable apôtre." La croix! voilà ce qu'il prêchera aux peuples, c'est de la croix qu'il ne cessera de leur parler, c'est par la croix qu'il les sauvera, c'est par la croix qu'il fera même plusieurs miracles.

Préluant à ses grandes campagnes évangéliques, on le voit dès ce temps sortir quelquefois de la solitude pour faire entendre la parole divine, et aussi pour faire un peu la guerre aux jansénistes. Il ne les aimait pas. C'était assez naturel, puisque "tout Français qui aime les jansénistes, dit de Maistre, est un sot ou un janséniste." Or, il n'était assurément ni l'un ni l'autre. A Blois, où il se trouvait, les jansénistes avaient établi leurs quartiers et faisaient une active propagande. Un jour qu'une dame de ses amies lui avait envoyé le *Nouveau Testament* de Quesnel, il mit le livre en pièces et en envoya les morceaux à un des plus fervents sectaires. Ce fut, on se l'imagine bien, le signal d'une très vive polémique, où ceux qui se déclaraient pour le P. Duplessis furent appelés les *Canadiens*.

Ces bons jansénistes ne lui pardonnèrent jamais les rudes coups qu'ils en reçurent dans cette occasion. Ils ne cessèrent de le poursuivre de leurs attaques et de lui faire partout une guerre acharnée.

Ordonné prêtre en 1725, il est destiné par ses supérieurs à évangéliser la France que la corruption des mœurs et l'impiété envahissaient déjà de toutes parts: œuvre qu'il va poursuivre sans relâche, avec des succès prodigieux, pendant trente ans. Pendant trente ans il parcourt sans cesse toutes les provinces du nord de la France, depuis la Flandre jusqu'à la Bourgogne, depuis la Bretagne jusqu'aux bords du Rhin. Il vole partout où on l'appelle; partout il fait entendre sa parole pleine de flamme, remue les cœurs, réveille la foi, ranime dans ses auditeurs la piété des premiers fidèles, convertit des villes entières, étend son zèle à toutes les œuvres, visite et évangélise les prisonniers, les malades et les pauvres aussi bien que les heureux et les grands du monde. En 1735, il écrivait à sa sœur: "Les bénédictions que le Seigneur répand sur mes travaux sont si surprenantes qu'il faut en être témoin pour le croire; plus de deux cent soixante et dix mille personnes gagnées à Jésus-Christ et qui après leur confession générale ont solennellement renouvelé les en-

gagements de leur baptême, reconnaissant qu'ils n'avaient été chrétiens que de nom. Voilà le fruit des prières que vous faites et que vous me procurez ; au milieu de tout cela je me porte mieux que jamais. Tous les jours ouvriers, je prêche deux ou trois fois ; les fêtes et les dimanches, cinq ou six, et certains jours jusqu'à huit fois ; le reste du jour, au confessionnal depuis 4 ou 5 heures du matin jusqu'à 9 ou 10 heures du soir, et la nuit mon bréviaire. Voilà ce qui entretient ma santé. J'ai été passer quatre mois avec les Allemands sur les bords du Rhin pour voir s'ils étaient aussi susceptibles de sentiments de religion que les Flamands ; les fruits ont été encore plus abondants. J'ai fait la même épreuve en France dans la fameuse ville d'Amiens et j'ai vu dans une seule matinée communier 22 mille personnes dans la cathédrale. J'avais fait préparer une table de Communion qui tenait cinq cents personnes à la fois, un autel au milieu de la nef de cette église qui est la plus grande de France, où il y avait dix-sept grands ciboires qu'on a été obligé de remplir trois fois pour les consacrer ; les douze plus distingués des chanoines de la cathédrale, accompagnés de 24 ecclésiastiques en flambeau ont distribué solennellement la Communion depuis 4 heures du matin jusqu'à midi. Monseigneur l'évêque d'Amiens m'a dit que pendant les 4 semaines qu'a duré la mission, il y a eu à Amiens plus de cent quatre-vingts confesseurs continuellement occupés dans la ville. Le jour de la clôture, j'ai prêché sur l'Esplanade et je me suis fait entendre de plus de quarante mille personnes qui y étaient assemblées. Dans les grandes villes de Flandre et du côté de l'Allemagne, j'ai été obligé de prêcher les fêtes et dimanches dans les places publiques ou dans les campagnes ; quoique tout le monde juge que cela soit très fatigant, ma poitrine souffre moins que dans une église où la foule extrême cause une chaleur qui étouffe. C'est une chose bien consolante et bien agréable, après avoir passé 3 ou 4 semaines dans une ville, de voir qu'on ne pense plus qu'à Dieu, qu'on ne parle que de Dieu, réconciliations éclatantes, restitutions qui ont été dans certaines villes jusqu'à plus de deux cent mille livres ; j'ai vu la plus grande église de Valenciennes pleine pendant toute la nuit pour attendre le sermon du matin, le peuple coucher dans la place publique pour attendre le sermon du lendemain, venir près de trois lieues au devant de nous et nous conduire en triomphe en chantant des cantiques quand je suis retourné dans les villes où j'avais fait mission, décharge de mousqueterie et de canon à notre entrée dans les places. Jugez que tout excès qu'ils font marquait bien le respect et la reconnaissance dont ils étaient pénétrés par le grand Maître dont nous avons le bonheur d'être les ambassadeurs. En Allemagne, les bourgmestres

ont été touchés jusqu'à venir me présenter les clefs de leur ville en me disant que s'ils pouvaient faire pour moi quelque chose de plus honorable que ce qu'ils font pour leur souverain, ils le feraient de tout leur cœur." 45 L.

Dans l'année 1738 Dieu voulut sanctionner par des miracles l'œuvre de son serviteur. "Choisi par ses supérieurs, nous raconte l'auteur, pour prêcher à Arras la retraite de Pâques à la garnison de la ville composée d'environ trois mille hommes, le P. Duplessis s'en était acquitté avec son ardeur accoutumée. Il voulut clore ses prédications par une grande cérémonie religieuse. Sur une des portes des fortifications de l'enceinte d'Arras, la piété des fidèles avait fait ériger autrefois un calvaire surmonté d'une croix qui dominait une grande partie de la ville. La croix, très ancienne, exposée à toutes les intempéries des saisons était toute vermoulue. Secondé par les libéralités de quelques personnes chrétiennes, le P. Duplessis en fit faire une nouvelle qui fut bénite le 18 mars. Elle était exposée depuis 12 heures à la vénération des fidèles dans l'église des Jésuites, lorsqu'une fruitière du nom d'Isabelle Le Grand, qui depuis 4 années, à la suite d'une chute qu'elle avait faite, ne pouvait plus marcher, s'y fit transporter. Après avoir embrassé le pied du signe de la Rédemption, la malheureuse infirme se sentit subitement guérie. Elle était entrée dans l'église se traînant péniblement sur ses béquilles, elle en sortit sans l'aide de personne, marchant d'un pas ferme et assuré.

Isabelle Le Grand était connue de toute la ville. Depuis longtemps les médecins l'avaient déclaré incurable. Le lendemain de sa guérison miraculeuse, on la vit suivre la procession qui se fit pour porter solennellement la croix nouvellement bénite jusqu'au calvaire.

L'évêque d'Arras, Mgr Baglime de la Salle, voulant perpétuer la mémoire de cet événement miraculeux, en consigna tous les détails dans un mandement resté célèbre. La croix d'Arras devint le but de nombreux pèlerinages. On s'y rendait en procession des provinces les plus éloignées. Avant la fin de l'année 1738, douze à treize cent mille pèlerins avaient déjà été s'y agenouiller. Il en venait jusque d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie. Le Pape avait fait traduire en italien le mandement de l'évêque d'Arras. Un grand nombre de malades se relevèrent guéris pour prix de leur foi. Plusieurs auteurs du temps racontent des prodiges étonnants qui s'y accomplirent..." P. XLV.

Partout le P. Duplessis plantait des croix et en plusieurs lieux, écrivait-il, se renouvelaient les mêmes prodiges.

M. J. Edm. Roy reproduit dans son livre la gravure de cette

fameuse croix d'Arras. On y trouve encore avec plaisir à la première page, un fort beau portrait du grand missionnaire, qui fut alors répandu par toute la France avec la gravure de la croix d'Arras. Au bas du portrait se lit une inscription en vers dont voici les deux premiers :

Quel est l'apôtre que je vois ?
C'est Duplessis, le héraut de la Croix.

“ Il n'y a peut-être dans l'histoire de l'Eglise, ” remarque l'auteur, “ rien de comparable à la série des mandements que lancèrent les évêques dont il évangélisa les diocèses. Les prélats annoncent sa venue à leurs diocésains comme celle d'un homme de miracle dont Dieu honorait le ministère par des prodiges inouïs. ”

Je dois forcément m'arrêter ici pour ne pas être trop long. Cependant je crois en avoir dit assez pour faire comprendre le mérite de l'auteur qui est parvenu à offrir à l'admiration, à l'amour et à la vénération de ses compatriotes, une figure si belle et si glorieuse. Et s'il m'était permis, j'oserais demander pour ce héros oublié une place dans la galerie de nos hommes illustres qui ornent le parlement de la vieille capitale, à côté des Champlain, des Brébeuf et des Lallemand.

Sans doute, il s'est dépensé tout entier pour le salut de la mère-patrie. Mais n'est-ce pas un enfant du sol ? Sa gloire ne rejailit-elle pas sur nous ? et n'est-ce pas une gloire véritable pour la fille de s'être dépouillée de l'un de ses plus beaux bijoux pour secourir sa mère en détresse ?

Avant de terminer, je me permettrai une réserve, une seule. La notice biographique contient d'assez nombreuses fautes typographiques, et en particulier, les quelques textes latins qui s'y voient ainsi que dans les Lettres sont ornés de fortes coquilles.

Concluons. Le lecteur trouvera dans ce livre un grand sujet d'édification, et de plus, ce qui n'est pas un mal, il remportera de sa lecture un noble sentiment d'orgueil fort légitime, qui lui fera dire qu'après tout :

Etre Canadien,
Ça ne gâte rien.



CHRONIQUE DU MOIS

La grande fête du jubilé épiscopal du Saint-Père a eu lieu à Rome, le dimanche 19 février dernier, avec toute la pompe que permet la situation actuelle du Saint-Siège.

Le télégraphe nous a apporté les détails suivants sur cette grande célébration :

« Dès le point du jour, les cloches de toutes les églises et chapelles de Rome ont été mises en branle pour saluer le jubilé épiscopal de Léon XIII

Vers 4 heures, la foule, composée de pèlerins, de touristes et de curieux, était déjà assemblée sur la place Saint-Pierre, attendant l'ouverture des portes de la basilique.

A 5 heures, deux bataillons de l'infanterie italienne sont arrivés sur la place, en grande tenue, pour prêter leur concours aux deux cents gendarmes chargés de maintenir l'ordre. Bien que compacte, l'assistance est restée calme malgré les efforts de quelques milliers de porteurs de cartes d'entrée cherchant à pénétrer à l'intérieur de Saint-Pierre.

A six heures du matin, les portes de la basilique ont été ouvertes et la foule s'est précipitée à l'intérieur. En moins d'une demi-heure le vaste édifice était rempli. 30,000 pèlerins et 25 ou 30 milliers de catholiques de la ville de Rome avaient pu pénétrer dans Saint-Pierre. On estime à 40,000 le nombre des invités porteurs de cartes qui n'ont pu être admis et qui ont été refoulés au delà de la basilique par les troupes chargées de faire la police de la place et de prévenir les désordres à la sortie d'une foule aussi considérable.

Le pape est entré dans Saint-Pierre, à 9 heures 45, par la porte de droite donnant sur le Vatican. Il était pâle, comme d'habitude, mais il avait le visage souriant et il paraissait en meilleure santé qu'à l'ordinaire. Un tonnerre d'applaudissements et d'acclamations a accueilli son entrée et l'a accompagné jusqu'au moment où il est arrivé près de l'autel, porté dans la *gestatoria*. C'est lui qui a officié dans la messe jubilaire et qui a entonné le *Te Deum*. Il a donné ensuite la bénédiction papale, d'une voix forte et pénétrante.

La messe s'est terminée à 10 heures 45. Le pape ne paraissait pas fatigué, mais il est resté encore en oraison pendant environ trois

quarts d'heure et il a été reconduit avec le même cérémonial dans ses appartements.

La foule s'est alors dispersée lentement. A midi, la basilique et la place Saint-Pierre étaient à peu près évacuées ; un quart d'heure après, les troupes se sont retirées.

Dans l'après-midi, les pèlerins irlandais ont assisté aux offices religieux à Saint-Sylvestre et les pèlerins anglais à Saint-Georges.

Le temps a été superbe toute la journée, avec beau soleil et température plus printanière.

Le soir, la basilique de Saint-Pierre, toutes les églises, tous les couvents et une foule de maisons particulières étaient illuminés. Les rues étaient remplies de monde et il était presque impossible de se mouvoir sur la place Saint-Pierre. La foule était calme et l'on n'a fait aucune arrestation."

Ainsi, malgré l'hostilité jalouse d'un gouvernement spoliateur, les catholiques de Rome et d'Italie se joignent en foule aux pèlerins du monde entier pour acclamer le grand vieillard du Vatican, le souverain légitime de Rome et de son territoire. Le sentiment intime de la population romaine, opprimé par les baïonnettes de l'usurpation, n'attend qu'une occasion pour se manifester ouvertement et acclamer, comme aux beaux jours de l'illustre Pie IX et de ses glorieux prédécesseurs : *il papa-re*.

C'est qu'après une malheureuse expérience de plus de vingt-deux ans, le peuple de Rome est de plus en plus convaincu qu'il n'y a place, dans la Ville Eternelle que pour un Souverain : le Pape.

Un des journalistes libéraux les plus en vue, M. Scarfoglio, vient d'en faire, dans le *Mattino*, de Naples, une démonstration des plus lumineuses et des plus convaincantes.

"Rome, écrit-il, est devenue la grande, l'insatiable "dévora-trice"; elle engloutit l'une après l'autre les forces les plus vives de la nation. En dix ans, que de victimes ! Les hommes les plus divers, les classes sociales les plus opposées y ont passé les uns après les autres ; tous ont été pris dans le même filet, le même feu les a tous consumés ; d'abord les faibles, puis les forts, puis les colosses : tous, ils sont des victimes immolées à cette implacable divinité, divinité aveugle, cruelle, insensible aux larmes, dans les yeux de laquelle brille la mort, Rome enfin !

"Pour l'éveiller de son sommeil séculaire, pour la renouveler, la rajeunir, pour en faire la capitale moderne de la moderne Italie, on a fait des efforts surhumains, on a dépensé des trésors d'énergie, on a déchaîné toutes les sources de l'enthousiasme. *Et tout a été vain*.

"La mort a réduit en cendres tous les fruits de cette colossale ac-

tivité, et la plus grande partie de ceux qui ont cru et se sont dévoués à l'avenir de la Rome nouvelle, sont allés échouer sur les bancs de la Cour d'assises. On dit que c'est la politique qui corrompt Rome : non, c'est Rome qui corrompt la politique. Dans cette ville fatale où, pendant plus de dix siècles, le prêtre et l'étranger ont établi leur domination incontestée, la *malaria* commande, non seulement dans le désert qui l'environne, mais dans le peuple qui l'habite. Toutes les tentatives faites pour animer ce corps inerte, l'ont été en pure perte : au contact de ce grand cadavre, toutes les énergies se sont affaiblies, tous les enthousiasmes se sont éteints, toutes les vertus se sont corrompues. Comme dans un lieu où il y a excès d'acide carbonique, peu à peu *tous sont tombés asphyxiés* : tous les hommes et toutes les choses."

Après nous avoir dépeint d'une façon si expressive et si énergique les effets multiples et désastreux de l'installation à Rome de la capitale, la logique exigerait que l'écrivain du *Mattino* se prononçât pour son abandon. Mais tel n'est pas son avis. "Devons-nous, dit-il, conclure comme le Vatican à la nécessité de quitter Rome ? Non, mille fois non. La conquête morale de Rome a été une entreprise supérieure à nos forces et qui nous a beaucoup coûté. Elle nous coûtera davantage encore : pendant des années elle retardera la maturité de notre état politique, *mais qu'importe ?* En avant et que les victimes s'accumulent sous le couteau du sacrificateur jusqu'à ce que la colère de Dieu ou des dieux soit apaisée (*sic*)."

Ainsi, on avoue toute la gravité de ce "mal de Rome" dont souffre l'Italie ; on reconnaît qu'elle est en train d'y succomber, mais on se refuse à l'en guérir ; on s'obstine contre l'évidence des faits et la fatalité des situations. Quel aveuglement ! Quelle folie ! "Périssent l'Italie plutôt que Rome capitale."

C'est là, non la voix de la raison et le langage du patriotisme, mais le cri de haine de l'esprit de secte.

La corruption dont parle l'écrivain anti-catholique n'est pas venue de Rome, comme il le dit, mais elle est entrée dans la Ville Eternelle le 20 septembre 1870, à la suite des troupes de Cadorna et de Bixio, et plus tard avec l'entourage du roi *galantuomo*.

Ce sont les hommes de la jeune *Italie* et non ceux de la Rome des papes, qui sont aujourd'hui compromis dans le Panama italien, car l'Italie a aussi son Panama, et c'est vraiment un Panama, de peu inférieur au Panama français.

*
*
*

On a un peu abusé de ce mot dans ces derniers temps, et l'appli-

quant à toute malversation de quelque nature qu'elle fût, à tout emploi occulte de l'argent ; mais il n'y a pas de réserve à faire pour ce qui se passe en Italie. Là, on trouve les caractéristiques de l'affaire du Panama, c'est-à-dire achat des hommes publics par les manieurs de l'argent d'autrui, et emploi de cet argent, de source privée, pour les basses œuvres de la politique.

L'antique *Banque Romaine* des Etats pontificaux vient de sombrer (comme tant d'autres institutions que la tourmente révolutionnaire emporte de la Rome papale), dans un immense scandale.

A la suite des révélations que les députés radicaux menaçaient de faire à la chambre, avant les vacances de Noël, sur la situation irrégulière des banques, le gouvernement italien, qui venait de déposer son projet portant prorogation, pendant six années encore, du privilège d'émission en faveur de six institutions financières qui en étaient nanties, dut faire procéder à une enquête. Aussitôt, tous les partisans du système de la banque unique se coalisèrent pour tomber à bras raccourcis sur la Banque Romaine et pour en faire le bouc émissaire de toutes les irrégularités des autres institutions, précisément parce que cette banque était celle qui s'opposait le plus à se laisser absorber par la Banque Nationale.

L'enquête a permis de constater officiellement ce que l'on savait déjà, c'est-à-dire qu'au lieu de borner la circulation de son papier fiduciaire à 80 millions contre 20 de réserve métallique, la Banque Romaine avait diminué celle-ci et augmenté celle-là au delà de toute proportion légale, si bien que le chiffre de la circulation était arrivé à 135 millions. Il est facile de deviner quelles opérations louches se cachaient là-dessous et combien d'hommes politiques s'y trouvaient compromis !

L'un des coryphées du libéralisme italien, M. Bonghi, fait cet aveu remarquable dans une lettre à l'*Opinion* : " Toute la vie publique est viciée en Italie et a besoin d'être retrempee et purifiée. C'est à peine si les sommets eux-mêmes de l'Etat sont à l'abri de la corruption. " En effet, comme le remarque le *Moniteur de Rome*, ce qui rend particulièrement graves les scandales actuels, c'est que tous les hommes marquants de Montecitorio, tous les ministres passés et présents s'y trouvent compromis.

Tout cela s'explique assez par l'aveu suivant d'une feuille libérale : " Tous les ministères en Italie ont eu la volonté de faire le silence sur la situation des banques, et la raison en est qu'ils demandaient trop de services aux banques, pour être en droit de leur demander un service régulier et correct. " A cela s'ajoutent aussi les folles spéculations éditaires dans lesquelles le gouvernement a laiss

les banques se compromettre, en les y excitant même, afin de réaliser son rêve de la transformation de Rome, qui a abouti, on le sait, à la plus hideuse des caricatures, sans compter les ruines financières accumulées auprès des ruines matérielles, et tant de bâtisses inachevées ou branlantes, ou fermées, faute de locataires.

L'échec colossal de ce plan sectaire est le plus terrible, le plus éloquent châtement de ceux qui l'avaient conçu et qui se flattaient, en effaçant tous les vestiges de la domination des Papes, en faisant de la Ville-Sainte une grande capitale modernisée, d'y grouper des intérêts si multiples et si ramifiés, que tous les Italiens et tous les Romains seraient intéressés au maintien de l'ordre de choses actuel.

La Banque Romaine a été obligée de livrer des fonds aux ministres pour les besoins de leur politique. Le roi Humbert lui-même a eu connaissance de ces emprunts forcés et ne les a pas empêchés. Ainsi la crise n'est pas seulement ministérielle, mais elle compromet jusqu'à la dynastie.

En attendant, le coup frappe cette partie de l'aristocratie romaine qui, comblée pendant des siècles des largesses du Saint-Siège, s'est détournée de lui après la chute du pouvoir temporel, pour suivre le mouvement libéral. Le baron Lazzaroni, qui a signé 8 millions de garanties, n'est pas seul atteint ; il paraît que la famille Borghèse perd tout ce qui lui restait.

Autre châtement exemplaire !

* * *

Dans tout le monde catholique, le jubilé épiscopal du Saint-Père a été célébré avec enthousiasme. Toutes les églises catholiques répandues sur la surface du globe ont retenti du chant solennel du *Te Deum*, et les fidèles enfants de l'Église ont remercié Dieu du plus profond de leur cœur de prolonger la carrière illustre du grand Pape qui conduit d'une main si sûre et si vigoureuse la barque de Pierre.

Dans notre catholique province de Québec, si étroitement unie au Saint-Siège, les noces d'or de Léon XIII ont revêtu le caractère d'une fête nationale.

Par une heureuse coïncidence, nos zouaves pontificaux fêtaient en même temps leurs noces d'argent, le 25^e anniversaire du départ pour Rome de leur premier détachement.

Notre bonne population, toujours si sympathique aux zouaves, a tenu à prouver en cette circonstance qu'aujourd'hui comme il y

a vingt-cinq ans, elle partage les sentiments de ceux qui ont offert leurs bras et leurs poitrines pour la défense du pouvoir temporel du Pape.

À Québec comme à Montréal, ce vingt-cinquième anniversaire a été célébré par une cérémonie religieuse présidée, à Québec, par S.E. le cardinal Taschereau, et à Montréal par S. G. Mgr l'archevêque Fabre. Dans les deux villes, une foule énorme se pressait autour des zouaves en uniforme, entourant leur vieux drapeau.

Le R. P. Hamon, S. J., à Québec, et M. l'abbé G. Bourassa, à Montréal, ont exalté, en termes d'une grande éloquence, l'esprit de foi et de sacrifice qui avait présidé au mouvement des zouaves, au Canada. Les éminents prédicateurs ont démontré que nos zouaves étaient bien les représentants de leur race et de leur pays, en montant la garde aux portes du Vatican ; que le même esprit de foi et de dévouement n'a pas cessé d'animer nos bonnes populations et qu'un appel comme celui qui s'est fait entendre en 1868 trouverait aujourd'hui des milliers de braves jeunes gens prêts à y répondre.

C'est aussi la pensée qu'a exprimée l'hon. sénateur Tassé dans un discours d'une éloquence vibrante prononcé au banquet qui a suivi la cérémonie religieuse, à Montréal.

« Messieurs, a dit l'orateur, en terminant, je vous demande pardon d'avoir trop parlé. Je me suis laissé emporter par mon admiration pour ceux qui ont écrit la plus belle page, la page d'or de l'histoire du Canada, de l'ère moderne. Je vais céder la parole à une voix plus autorisée, à celui qui n'est pas seulement un membre honoraire de l'Union Allet, mais qui est un membre très actif. Je vais céder la parole à un véritable croisé, à l'un de ces croisés que voulut voir avant de mourir Louis Veillot, le plus grand zouave du 19e siècle,.....par la plume ; je vais céder la parole au camarade du brave chevalier Hugh Murray, qui, tombant blessé au jour de Mantana, nous lançait ce généreux appel : "Un Canadien, soldat du Pape, vient d'être blessé, que trois cents le remplacent ! Canadiens, le voulez-vous ?..." Et nous avons voulu ; un Canadien, qui en voyant couler son sang dans cette mémorable journée, aurait pu s'écrier avec la plus grande de toutes les Françaises, Jeanne d'Arc : "Ce sang, c'est de la gloire." M. le chevalier LaRocque, vous allez discourir d'un sujet qui vous est bien cher ; eh bien ! je suis sûr d'être l'écho de mes compatriotes en vous disant que, si le sang des héros, comme celui des martyrs, enfante des héros, le jour où Sa Sainteté Léon XIII voudra des défenseurs pour protéger son inviolabilité, le jour où un de Charette sonnera la charge, portée par tous les échos de l'Atlantique, il se trouvera des milliers de jeunes gens qui,



CHARETTE A PATAY.

D'après le tableau de Lionel Royer offert aux Zouaves Canadiens par le
BARON DE CHARETTE.

MARS.—1893.

12

à votre exemple, sous l'égide d'un successeur du vénéré Mgr Bourget et la guidance de leurs aumôniers—il y aura encore des Moreau et des Michaud—la croix sur la poitrine et l'Eucharistie dans les plis du drapeau; il se trouvera, dis-je, des milliers de compatriotes qui, chargés des vœux de leurs concitoyens et des bénédictions des anges de la patrie, iront traverser les flots pour s'élancer sur le chemin de Saint-Pierre, au cri de "Aime Dieu et va ton chemin." Oui, il se trouvera encore des milliers de compatriotes qui, renouvelant les prodiges de la première croisade, iront rallumer les courages enlormis, étonner les incroyants de tous les pays, se battre pour un principe, une idée, et mériteront d'être immortalisés par un poète tel que Victor de Laprade, dans des vers qui, pour être souvent cités, tiennent toujours place d'honneur à une fête de zouaves pontificaux.

Français du nouveau monde, allez votre chemin;
Race de nos aïeux tout à coup ranimée,
Allez, laissant chez nous une trace féconde,
Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez.

De nos jeunes croisés vous êtes deux fois frères,
Marchez aux mêmes cris et dans les mêmes rangs,
Faisant dire comme eux par vos vertus guerrières,
Quand Dieu frappe un grand coup, c'est de la main des Francs.

* * *

La question des écoles catholiques du Manitoba est restée apparemment dans le *statu quo* dans les régions officielles; mais S.G.Mgr l'archevêque de St-Boniface a confondu, dans un remarquable mémoire formant supplément de la *Northern Review*, l'erreur de ceux qui essaient de s'appuyer des déclarations de Mgr Satolli, légat du Pape aux Etats-Unis, pour déclarer que le Saint-Siège est en faveur des écoles publiques non confessionnelles.

" Mon but, en écrivant aujourd'hui, dit l'éminent prélat, est uniquement et simplement de montrer par des citations, que " l'esprit large, libéral et démocratique " du Pape actuel est le même esprit que celui de ses prédécesseurs et que les résolutions lues par Mgr Satolli aux archevêques des Etats-Unis assemblés à New-York, le 17 novembre dernier, ne sont rien de neuf pour les prélats qui ont formulé les décrets du 3e Concile plénier de Baltimore. Il est loin de mon intention d'ouvrir un champ à la controverse ou à la discussion. Mon seul objet est de fournir de plus grandes facilités à ceux qui veulent connaître quelle direction a été et est donnée par l'Eglise catholique aux fidèles des Etats-Unis."

Mgr Taché divise ses citations en cinq chapitres : 1^o les vues de l'Église catholique en éducation ; 2^o certaines écoles doivent être évitées et pourquoi ? 3^o des écoles catholiques doivent être établies ; 4^o les écoles publiques peuvent être fréquentées par les catholiques, en certains cas ; 5^o soin particulier qui doit être pris des enfants qui ne peuvent pas éviter de fréquenter les écoles publiques.

Après avoir dit qu'il n'entend pas amener la comparaison entre ces trois sources d'autorité : les instructions de Pie IX en 1875, les décrets de Baltimore et les résolutions de Mgr Satolli, pour une solution des difficultés locales, Mgr Taché fait remarquer que les conditions d'existence des catholiques, ici et aux États-Unis, ne sont pas analogues. Puis, il met en regard les trois autorités qui viennent d'être nommées, en les divisant sous les cinq chapitres ci-dessus. De la comparaison, il tire la conclusion : 1^o que dans les trois cas, les enseignements sont les mêmes, exprimés dans des termes différents ; 2^o que l'Église soutient qu'elle est le pouvoir divinement établi pour enseigner la foi et la morale et prescrit la nécessité de l'enseignement dans les écoles ; 3^o que l'Église reconnaît les droits des parents et indique leurs devoirs en matière d'instruction des enfants ; 4^o que l'Église n'est pas en antagonisme avec le pouvoir civil, et reconnaît l'opportunité qu'il y a pour l'État d'aider à l'éducation, mais en même temps qu'elle répudie l'idée d'une éducation purement séculière, et donne des avis qui, s'ils sont suivis, procureront, à chacun des trois pouvoirs divinement institués, sa pleine liberté d'action à l'avantage de la société, aussi bien que de la famille et des individus ; 5^o que l'Église, dans sa sagesse, reconnaît que les règles ordinaires souffrent des exceptions dans des cas particuliers, et qu'alors elle laisse à ses principaux pasteurs le soin de décider, dans chaque cas particulier, et insiste pour que les plus grandes précautions soient prises, afin de prévenir les conséquences désastreuses qui peuvent résulter de la dispense accordée.

* * *

Les attaques inqualifiables dont le clergé a été l'objet de la part d'une certaine presse, dans ces derniers temps, ont trouvé dans le vaillant Père Lacasse, O. M. I., un ardent et vigoureux adversaire. L'apôtre de la colonisation ne pouvait rester muet devant les calomnies jetées à la face d'un clergé modèle qui fait le plus grand honneur à la religion et à la patrie. Il a écrit, en son style à lui, style d'apôtre et de missionnaire, un livre intitulé : *le Prêtre renégé*, qui est déjà répandu par milliers dans nos familles chrétiennes.

Le *Courrier du Canada* a fait de cet excellent ouvrage un très bel éloge dont nous extrayons le passage suivant :

“ Le fond de l'ouvrage est d'une solidité qui défie toute attaque. La forme a toutes les qualités que comporte et que réclame l'opuscule : clarté, vivacité du trait, facilité, abondance, familiarité du ton, relevé quand il le faut par la noblesse de la pensée. Le P. Lacassene se pique pas d'être un lettré et un styliste, et cependant, dans sa brochure, il a atteint le succès non seulement au point de vue doctrinal ou polémique, mais encore au point de vue littéraire.

“ Il est inutile pour nous d'analyser le livre. Nous voulons que tous nos lecteurs l'achètent, le lisent et le relisent. Il y a là un arsenal d'arguments et de répliques, où tous les catholiques de cette province devraient aller s'armer pour combattre la petite bande de voltairiens exotiques et indigènes qui essaient de faire école parmi nous.

“ Le prêtre, le clergé, nos œuvres, nos institutions religieuses, sont défendus et vengés de main de maître dans ces pages attachantes où l'esprit et la verve plaisante assaisonnent les plus hautes et les plus sérieuses leçons.”

L'état de santé de Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe l'ayant forcé à demander un coadjuteur, le Saint-Siège a élevé à cette dignité M. l'abbé Decelles, curé de Sorel. Le nouvel évêque sera consacré à Saint-Hyacinthe le 9 mars prochain.

Maxime Decelles est né à Saint-Damase, comté de Saint-Hyacinthe, le 30 avril 1849. Sa Grandeur est, par conséquent, âgée de 44 ans, au moment où l'Eglise l'appelle à l'épiscopat.

Après avoir fait ses études classiques au séminaire de Saint-Hyacinthe, le jeune Decelles résolut de se consacrer au service de Dieu. Il prit la soutane en septembre 1869 et fit sa cléricature dans son *Alma Mater*.

La prêtrise lui fut conférée dans l'église de Saint-Athanase, le 21 juillet 1872.

Le coadjuteur de Mgr Moreau compte donc vingt-un ans de sacerdoce.

La première charge qu'il occupa fut le vicariat de Saint-Denis. En mars 1873, il fut transféré au vicariat de Belœil. Au mois de décembre de l'année suivante, il devint curé d'office de cette même paroisse. Il n'y resta guère longtemps, car, en octobre 1875, son évêque le faisait vicaire à la cathédrale de Saint-Hyacinthe. Un mois après cette première nomination, on le chargeait de la cure de la cathédrale.

Successivement chanoine titulaire de Saint-Hyacinthe et péniten-

cier du chapitre diocésain, M. l'abbé Decelles abandonna tous ces titres et honneurs quand il fut appelé, en avril 1880, à la cure de Saint-Roch du Richelieu. Il y resta neuf ans, puis fut chargé de la paroisse de Sorel ; c'est là que Léon XIII lui a fait connaître, par bref de la Sacrée Congrégation de la Propagande, qu'il l'associait aux labours de son père et de son protecteur Mgr Zéphirin Moreau.

C'est au consistoire du 19 janvier dernier que le Pape a préconisé Mgr Decelles.

Choisi coadjuteur de Saint-Hyacinthe, *cum futura successionem*, le nouvel évêque aura pour titre épiscopal celui d'évêque de Druzipara ; c'est là un ancien évêché de Thrace. On sait que l'Église perpétue le souvenir des anciens diocèses en en conférant les titres aux évêques qui n'ont pas de siège propre.

* * *

La triste affaire du Panama a eu, le 9 février un premier dénouement qui a causé, en France surtout, une profonde sensation.

Ferdinand de Lesseps a été condamné à cinq ans de prison et 5,000 francs d'amende.

Charles de Lesseps, a également été condamné à cinq ans d'emprisonnement et à une amende de 3,500 francs.

Marius Fontane et Cottu ont été chacun condamnés à deux ans de prison et 3,750 francs d'amende.

L'ingénieur et constructeur Eiffel a, pour sa part, deux ans de prison et une amende de 2,000 francs.

Le jugement déclare les défendeurs coupables d'escroquerie et d'abus de confiance.

L'opinion publique, en apprenant cette sentence, a manifesté un vif sentiment de sympathie pour M. Ferdinand de Lesseps, pour le "Grand Français" qui a accompli l'œuvre du percement de l'isthme de Suez.

Nous comprenons ce sentiment, en face d'une aussi grande infortune, d'un aussi effrayant désastre. Il est bien vrai de dire que la roche Tarpéienne est voisine du Capitole. De tels revirements de fortune ne sont pas sans causer une émotion douloureuse, quelles que soient les fautes commises. La sympathie du public, dit la dépeche, ne s'est adressée qu'à M. Ferdinand de Lesseps et ceci s'explique aisément, car il était le seul parmi les accusés qui eût donné à la France, sa patrie, un renom et une gloire qu'on ne peut lui ravir. Les autres ne sont que des ignorés qui n'ont rendu aucun service à

leur pays. Et cependant cette gloire n'a pas protégé M. Ferdinand de Lesseps.

“ Y a-t-il, s'est demandé *l'Etendard*, beaucoup d'autres pays où l'on eût agi, comme on vient de le faire en France ?

“ Y a-t-il beaucoup d'autres pays, où l'on eût aussi énergiquement poursuivi l'instruction, mis en aussi grande lumière tous les faits condamnables, malheureusement si nombreux ?

“ Non, certes. On eût étouffé l'affaire, ou si les accusations eussent été assez fortes pour se faire jour, on eût acquitté le coupable qui serait monté comme Scipion au Capitole. M. Barboux, l'avocat de M. de Lesseps, avait rappelé cette grande scène de l'antiquité : Scipion accusé devant Caton le Censeur, entraînant l'assistance et ses juges eux-mêmes jusqu'aux autels des dieux pour célébrer le souvenir de ses victoires. Le triomphateur absolvait l'homme accusé de prévarication.

“ Mais il ne faut pas oublier qu'en pareille circonstance il y avait une vaincue : la justice, et qu'un peuple qui ne reconnaît plus l'autorité de la justice est un peuple malade.

“ La France n'a pas agi ainsi, et nous l'en félicitons.

“ Et maintenant il serait beau de voir le chef de l'Etat, usant de ce pouvoir de clémence que lui donne la constitution, en faire immédiatement l'application. Il serait beau, lorsque la justice a rempli ce qu'elle considérait être son devoir, de voir le président de la République venir, au nom du pays, à raison des services rendus par M. de Lesseps, suspendre la sentence et remettre la peine prononcée.

“ Cet acte de clémence serait accueilli par tous avec une satisfaction évidente. Il y aurait un véritable soupir de soulagement dans le pays tout entier, partagé entre son respect pour la justice et sa reconnaissance pour le Grand Français.”

“ Rappelons-nous, dit *la Croix* de Paris, que le pauvre M. Ferdinand de Lesseps, au début de sa carrière diplomatique, a commencé par manger du Pape, qu'il a fait une cruelle opposition à Oudinot, et que celui-ci dut annuler le traité que notre négociateur, ami de la secte, venait de conclure avec le triumvirat romain, contre le pouvoir du Pape ?

“ Lesseps fut alors destitué, les hostilités reprises et Pie IX rétabli.

“ A ce moment, Ferdinand de Lesseps s'est fait franc-maçon. La franc maçonnerie le condamnait au succès à perpétuité ; il a bu le succès jusqu'à la lie.

“ Certes, l'Eglise ne s'est pas vengée ; les chrétiens, loin de l'accabler, l'eussent peut-être sauvé. Mais rien, sans doute, ne pouvait le sauver ; et la sentence, comme la petite pierre de la montagne,

est venue le rencontrer au bord de la tombe. La mort a attendu."

Malheureusement, ce ne sont pas les plus grands coupables qui ont été punis. Ceux-là ont pu échapper à la vindicte des lois, grâce aux précautions qu'ils avaient prises pour se mettre à l'abri du glaive de la justice, mais ils n'en sont pas moins marqués à jamais d'infamie.

Elle est édifiante et instructive, la liste de ces hommes tarés :

Au premier rang, le visage et les vêtements souillés, nous voyons les plus dangereux ennemis de la cause catholique : Freycinet, qui présida aux décrets infâmes ; Floquet, le franc-maçon insolent et insulteur ; Baihaut, le fougueux anticlérical ; Burdeau, le panamiste ; Rouvier, le cynique ; toute la tribu juive des Mayer et des Mayer, des Aaron (Arton), des Cornélius, des Reinach, des Lévy... Et en face de ce groupe honni, conspué, trainé sur la claie panamique et menacé des cellules de Mazas, quels exécuteurs voyons-nous se dresser, l'accusation sur les lèvres et le fouet en main ?

Les mêmes qui *exécutèrent* les décrets contre les congrégations : Ricard, l'apostat ; Andrieux, l'ancien préfet de police, qui dirigea si froidement l'expulsion à Paris ; Goblet le sanguinaire, le tueur de Châteauvilain ; Constans, l'homme sans scrupule ; enfin Brisson, le lugubre Brisson, l'ennemi personnel, acharné, impitoyable des congrégations, l'auteur de cette monstrueuse loi de spoliation qui fait payer jusqu'à deux mille fois, sous forme d'impôt, la valeur du capital lui-même. Oui, Brisson qui a voulu sacrer le vol et l'élever jusqu'à la dignité d'une loi, Brisson préside une commission qui doit faire rendre gorge à tous les voleurs du Panama, dont plusieurs furent ses amis !...

Est-ce assez réussi ? Il n'y a que la Providence pour donner de telles leçons et exercer de si éclatantes représailles.

Eh ! oui, les chefs anticléricaux y sont tous, voire même le broussailleux et tonitruant Hubbard, qui semble vouloir faire concurrence à Andrieux et à Brisson.

Ils sentent bien qu'en déshonorant leurs collègues en impiété, ils ébranlent et compromettent l'œuvre anticléricale ; et néanmoins ils vont de l'avant, une force irrésistible les pousse et les accule à la destruction de leur propre citadelle.

Aux catholiques de France d'édifier pendant qu'ils détruisent ; de s'organiser pendant qu'ils se déchirent ; de préparer l'abri de demain pendant qu'ils renversent eux-mêmes ces écuries d'Augias dont ils ont fait la République d'aujourd'hui.

A eux de seconder cette mêlée providentielle en se serrant plus que jamais autour du Pilote pour exécuter avec précision et vigueur la manœuvre qu'il ordonne en vue de sauver la France.

LES BASTONNAIS

LIVRE I^{er}

L'ORAGE S'AMONCELLE.

(Suite.)

IV

SUR LA PLACE DE LA CATHÉDRALE.

Il se produisit un mouvement remarquable à Québec, le matin du 7 novembre 1775. Les habitants qui étaient rentrés chez eux la veille au soir dans la sécurité de l'ignorance, se levèrent le lendemain avec la vague certitude d'un événement imminent. Il y avait de l'électricité dans l'air. L'atmosphère était chargée de nuages au moral comme au physique. Les gens ouvraient leurs fenêtres et regardaient au dehors avec anxiété. Ils s'arrêtaient sur le seuil de leurs portes comme s'ils avaient craint de s'avancer plus loin. Ceux qui osaient sortir se rassemblaient en groupes au coin des rues et s'entretenaient à voix basse. On ne connaissait rien de défini ; personne n'avait rien vu ; personne n'avait rien entendu. Et pourtant toutes sortes d'histoires fantastiques circulaient dans les groupes.

On disait que des feux étranges avaient brillé dans les airs durant la nuit. Une sentinelle fantôme avait monté la faction à la citadelle, un spectre sous la forme d'un canotier avait traversé la rivière avec des avirons assourdis, une ombre de cavalier sortie de la forêt avait traversé Lévis comme un tourbillon et son coursier, blanc d'écume, était tombé mort sur le rivage. Les incrédules pouvaient voir le corps de l'animal dans une carrière de sable, à moins de cent verges de l'endroit où il était tombé. Et ce n'était pas tout : un mystérieux visiteur s'était présenté chez le gouverneur peu après minuit. Il y avait eu une longue conférence entre les deux hommes. Le gouverneur était d'une colère terrible, et l'étranger était parti chargé d'une autre mission aussi étrange que celle qui l'avait amené au château.

Ces rumeurs et d'autres plus fantastiques encore volaient de bouche en bouche d'un bout à l'autre de la ville. Il est étonnant de voir combien la foule ignorante peut arriver près de la vérité des

choses au-dessus d'elle et combien est puissant l'instinct des grands événements dans les esprits vulgaires. Dès dix heures du matin, Québec était en tumulte et la place de la cathédrale était remplie de monde.

En face de la place, à l'Est, étaient les casernes ; mais on ne voyait là aucun signe de commotion. Deux sentinelles allaient et venaient d'un bout à l'autre de leurs longs parcours aussi tranquillement qu'à la parade. Les soldats hors de service s'appuyaient contre le mur ou les montants des portes de l'édifice, les mains dans les poches ou les jambes croisées.

Quelques-uns même fumaient leur pipe avec cet air moitié insignifiant, moitié farouche que les gens trouvent si exaspérant, en temps de commotions populaires.

Néanmoins une observation plus attentive pouvait découvrir que la troupe était plus occupée que d'habitude. Des patrouilles sortaient de la cour à des intervalles plus fréquents, et ceux qui s'y connaissaient remarquaient qu'elles étaient doublées. On observait aussi que l'on plaçait des gardes à plus d'endroits que la veille. Par exemple, cent hommes, au moins, avaient été envoyés en détachement le long de la rivière, où, précédemment, il y avait peu ou point de garde.

Il y avait encore les allées et venues constantes d'officiers à cheval sortant des casernes ou y entrant, et portant évidemment des ordres. En traversant la foule, ils avançaient lentement, mais dans les rues latérales ils accéléraient le pas.

La matinée s'écoula ainsi. Le ciel devenait de plus en plus sombre et bientôt la neige commença à tomber en abondance. Un léger vent d'est s'éleva, et les blancs flocons chassés et tournoyants effaçaient les lignes de l'horizon. Les hauteurs de Lévis se fondaient au loin ; le lit du fleuve était surmonté d'une immense muraille de brume et le rocher escarpé de la citadelle semblait flotter comme un rideau de gaze.

Quelle délicieuse sensation d'isolement produit en nous une abondante chute de neige ! Elle nous sépare du reste du monde. Vous étendez la main pour chercher votre voisin, et vous ne touchez qu'un brouillard palpable. Vous levez la figure vers le ciel et le doux contact des flocons soyeux vous fait fermer les yeux comme dans un songe.

La grande foule assemblée sur la place était ainsi divisée en groupes indistincts et sa bruyante rumeur devenait un murmure dans la lourde atmosphère. Mais la multitude expectante et anxieuse n'était pas moins là et elle allait sans cesse s'augmentant. Des femmes,

un châle jeté sur la tête ou encapuchonnées. venaient maintenant augmenter le nombre des curieux.

Des prêtres du séminaire voisin, en chapeaux à larges bords, portant le collet romain et la longue douillette noire, se frayaient tranquillement leur route à travers les masses, et l'impétueux gamin, le même, absolument, il y a cent ans qu'aujourd'hui se précipitait ça et là du centre des groupes au dehors, voulant tout voir et tout entendre et pourtant béatement insouciant du terrible secret de tout ce rassemblement.

Soudain il se fit un mouvement au centre de la place. Les cercles concentriques de la foule le ressentirent successivement jusqu'à ce qu'il atteignit les abords de l'assemblée. Chacun s'enquit à son voisin de ce qui venait d'arriver.

— Deux hommes se battent, dit l'un.

— Une femme est tombée en défaillance dit un autre

— Le vieux Boniface est en train de danser une gigue, dit un troisième.

Là-dessus, il y eut un éclat de rire, car Boniface était un charlatan de la Canardière, fameux à la ville comme à la campagne.

— On vient d'amener un prisonnier bastonnais, dit un quatrième.

A cette nouvelle, la foule manifesta un vif intérêt.

Un prisonnier bastonnais signifiait un prisonnier américain. On savait que l'expédition d'Arnold était partie de Boston. De là, le nom de Bastonnais donné aux envahisseurs. Bastonnais est une corruption rustique du mot français Bostonnais, et cette corruption s'est transmise jusqu'à nos jours. Toute l'invasion américaine est encore connue parmi les Canadiens-Français comme *la guerre des Bastonnais*.

Il y a toujours un certain intérêt attaché aux solécismes nationaux, et nous avons retenu celui-ci.

— Ce n'est rien de tout cela, dit un grave vieillard qui se frayait difficilement un chemin pour sortir de la foule et portait sur ses traits une expression d'effroi.

— Qu'y a-t-il donc ? demandèrent plusieurs voix à la fois.

— L'un de nos concitoyens a été arrêté.

— Arrêté ! arrêté !

— Eh bien, s'il n'est pas arrêté, il est du moins cité à comparaître au château.

— Qui est-ce ?

— M. Belmont.

— Quoi ! Le père de notre nationalité, le premier citoyen de Québec ? Ce n'est pas possible !

— Ah ! mes amis, dispersons-nous ; rentrons chacun chez nous.

C'est aujourd'hui un jour de mauvaise augure. On dirait que les tristes temps de la conquête sont revenus '59 et '75! Il paraît que nous n'avons pas encore assez souffert durant ces seize années.

Ce qui était arrivé était simplement ceci. Un jeune homme de haute stature, vêtu d'une longue capote militaire, s'était, pendant quelque temps, mêlé à la foule, jetant un regard scrutateur sur presque tous ceux qu'il rencontrait sur sa route. Quand il fut enfin



arrivé au milieu de la cohue, il parut soudainement reconnaître l'objet de ses recherches, car il se dirigea sans hésitation vers un homme d'un âge mûr et lui remit un papier.

Celui-ci fit un mouvement de surprise en recevant la missive et jeta sur le messager un coup d'œil perçant. Il parcourut l'adresse, pendant qu'un frisson contractait ses traits. Brisant ensuite le sceau d'un mouvement fébrile, il lut à la hâte les courtes lignes de la lettre

qu'il froissa ensuite dans sa main et enfouit dans sa poche.

— Depuis quand cette lettre a-t-elle été envoyée? demanda-t-il avec une certaine hauteur.

— Il y a plus d'une heure, Monsieur.

— Et pourquoi n'a-t-elle pas été remise immédiatement?

— Parce que je ne vous ai pas trouvé chez vous et qu'il m'a fallu vous chercher dans cette foule compacte, répondit respectueusement mais avec assurance le messager.

— Etes-vous un aide de camp de Son Excellence?

— J'ai cet honneur, Monsieur.

—Alors, il n'y a pas de temps à perdre. Allons-y tout de suite.

Les deux hommes se mirent en marche et la foule leur ouvrit immédiatement un chemin, tandis qu'un murmure étouffé les accueillait au passage.

Une frêle jeune fille portant un voile bleu d'azur étroitement serré sur la figure s'appuyait sur le bras du plus âgé.

Arrivés au coin de la rue de la Fabrique, qui débouche sur la place à l'angle nord-ouest de la cathédrale, ces deux derniers personnages se séparèrent.

—Que signifie cela, père? demanda la jeune fille d'une voix inquiète.

—Rien, mon enfant. Rentre à la maison tout de suite, et attends mon retour. Je te rejoindrai dans une heure.

La jeune fille remonta la rue étroite et les deux hommes se dirigèrent en silence vers le château Saint-Louis.

A la suite de cet incident, la place se vida graduellement jusqu'à ce qu'il n'y restât plus que quelques oisifs.

V

LES DÉPÊCHES.

Un peu avant midi, Roderick Hardinge descendit de ses quartiers dans la cour des casernes, botté et éperonné. Un cheval pur-sang, de robe gris-fer, dont tous les membres dénotaient la force et la rapidité, l'attendait sellé et bridé. Le soldat qui le tenait par la bride se trouva être celui dont Hardinge avait monté la garde la nuit précédente.

Ah! c'est vous, Charles! dit le jeune officier tout en serrant la sangle de deux crans.

—Oui, mon lieutenant, répondit le soldat, avec un sourire qui lui fit montrer les dents.

—Et, ça va bien, ce matin?

—Oui, mon lieutenant, merci.

Hardinge sauta en selle d'un seul bond; puis rassemblant les rênes dans sa main gauche, il continua:

—Vous n'avez pas bavardé, Charles?

—Oh! non, Monsieur, je suis discret.

—C'est bien. Mais avez-vous tout vu?

—J'ai vu les trois fusées, si c'est là ce que vous voulez dire, et je savais qu'elles étaient tirées pour vous. Mais pourquoi étaient-elles tirées? Je ne l'ai su que ce matin, quand j'ai entendu les rumeurs sur la place. Les gens sont pas mal effrayés ce matin, Monsieur.

—En effet ; mais ils le seront bien davantage quand ils sauront tout. Vous aurez de mes nouvelles ; au revoir !

Le soldat porta la main à sa casquette et l'officier passa au trot sous la porte cochère.

Quelques instants plus tard, il descendait à la porte du château, jetait la bride aux mains d'un groom de service et entraît.

Le lieutenant-gouverneur était dans son bureau et l'attendait évidemment, car il se leva aussitôt et le félicita de sa ponctualité, puis, sans plus de délai, il passa aux affaires.

—Vous êtes bien monté ?

—Je crois que j'ai le cheval le plus rapide et doué des meilleurs poumons de toute l'armée.

—Vous aurez besoin qu'il ait toutes ces qualités. Trois-Rivières est à quatre-vingts milles de Québec.

—A vol d'oiseau, Excellence. Par la route, il y a quelque chose de plus.

—Il faut que vous soyez là à dix heures, ce soir.

—J'y serai.

—Voici des dépêches pour le commandant de Trois-Rivières.

—Et il remit à l'officier un paquet scellé que celui-ci serra aussitôt dans la poche de son gilet.

—Ces dépêches, continua le gouverneur, contiennent sur les mouvements militaires dans ces environs tous les renseignements que j'ai pu me procurer jusqu'à la dernière minute ; mais comme aucun rapport écrit ne peut être si complet qu'une communication verbale, je vous autorise à répéter aux autorités de Trois-Rivières tous les détails que vous m'avez donnés la nuit dernière. Il y avait beaucoup d'exagération dans l'histoire que vous a faite votre serviteur Donald, —ici le gouverneur sourit légèrement.— mais j'ai des raisons de croire que la substance en est vraie et je vais agir en conséquence. La colonne d'Arnold s'avance sur Québec ; c'est là le grand point. Son arrivée est seulement une question de temps. Ce peut être dans dix jours, huit jours, six jours, quatre jours.

—Ou deux jours, ne put s'empêcher de dire Hardinge d'un ton jovial.

—Oui, peut-être même dans deux jours, continua le gouverneur très sérieusement. De là, la nécessité de votre prompt arrivée à Trois-Rivières. Quand vous m'avez parlé, ce matin, vos paroles m'ont fait une telle impression, que je résolus aussitôt de communiquer les nouvelles aux postes militaires situés sur le haut de la rivière, mais avant de vous envoyer, j'ai cru bon de faire de nouvelles recherches. Les renseignements que j'ai reçus m'obligent à

vous envoyer immédiatement. La lettre d'Arnold à Schuyler et quelques-unes de celles qu'il adressait à des résidents de cette ville, l'une d'elles en particulier, oui une, — et ici, pour un instant, le gouverneur ne put se défendre d'une vive émotion, — m'ont révélé tous ses plans. A cheval, donc, et en route, pour le roi et la patrie.

Hardinge s'inclina et se dirigea du côté de la porte. Arrivé au seuil, il s'arrêta et dit :

— Pardon, Excellence, mais il y a une chose que j'ai oublié de vous dire plus tôt et que je devrais peut-être vous dire maintenant.

— Qu'est-ce ?

— J'ai promis de rencontrer de nouveau Donald ce soir.

— Quand ?

— A minuit.

— Où ?

— De l'autre côté de la rivière, immédiatement au-dessus de la pointe.

— Aura-t-il des nouvelles importantes ?

— Peut-être ; mais si elles ne l'étaient pas, dans tous les cas, elles

seront fraîches, car il aura passé toute la journée en reconnaissance, surveillant les mouvements de l'ennemi, monté sur un cheval très rapide.

— Ne peut-il pas traverser la rivière et se rendre de ce côté ?

— Il n'a pas d'instructions à cet effet. D'ailleurs il arrivera au rendez-vous au



dernier moment.

— Alors, j'irai moi-même à sa rencontre. Bonjour.

Midi sonnait au moment où Roderick franchit les portes et prit la grande route de Trois-Rivières.

VI

LES PLEURS DE PAULINE.

Lorsque Pauline Belmont arriva chez elle, après avoir quitté son père au sortir de la place, elle était sous l'empire d'un grand trouble. Elle ne pouvait définir ses craintes, si toutefois elle en avait, mais

une simple perplexité suffisait à troubler son petit cœur timide et réservé. Elle monta à sa chambre, enleva ses fourrures et lorsqu'elle ôta son voile de couleur d'azur, des larmes brillaient dans ses beaux yeux bruns. Elle s'assit sur sa chaise basse à bascule, et plaçant ses pieds sur le bord des chenets, elle fixa tristement son regard sur les flammes.

Pauline connaissait fort peu le monde. La maison paternelle était son univers ; dans cette maison, un seul être occupait toutes ses pensées et cet être était son père. Elle n'avait plus de mère. Ses frères et sœurs étaient morts alors qu'elle était encore enfant. Elle avait passé sa jeunesse au couvent des douces Ursulines, et maintenant qu'elle avait fini son éducation, elle avait consacré sa vie à la consolation de son père.

M. Belmont était encore dans la fleur de l'âge, ayant à peine dépassé la cinquantaine ; mais il avait éprouvé beaucoup de chagrins domestiques, sociaux et politiques, et la seule joie de sa vie était sa fille bien-aimée.

Ardent Français, il avait vécu durant les terribles jours de la conquête, et cette poignante épreuve avait ridé son front et semblait n'avoir laissé que des cendres dans son cœur.

Il avait enterré sa femme le jour même où Murray avait fait son entrée triomphale dans Québec, et dans le cours des trois années qui avaient suivi ce douloureux événement, il avait déposé trois enfants près de leur mère. Si Pauline était morte, lui-même serait mort, mais comme l'aimable fleur continuait à s'épanouir dans la mélancolie de son isolement, il avait consenti à vivre et, par instants même, à espérer, pour l'amour de son enfant.

Heureusement, il lui restait de grands lambeaux de sa fortune. Il passait même pour un des plus riches citoyens de Québec. Lorsque sa fille eut atteint l'âge de l'adolescence, il usa de ces richesses pour embellir sa maison et rendre l'existence de son enfant plus agréable. Il était aussi pour les pauvres un ami généreux, particulièrement pour les familles françaises que la guerre de 1759 et 1760 avait réduites à l'indigence.

Il avait aidé, par tous les moyens en son pouvoir, ceux de ses concitoyens qui n'avaient pu se soumettre à la domination anglaise, au changement de régime qu'elle comportait et qui avaient désiré retourner en France. Quant à ceux que les circonstances avaient contraints de rester dans la province cédée, ils trouvaient toujours en lui un protecteur et un appui.

Avec le temps, ses amis réussirent à le faire sortir parfois de sa solitude et à prendre une faible part aux affaires publiques, mais aux

affaires purement civiques ou municipales, car jamais il ne voulut se mêler à la politique. Il persista à se tenir éloigné des conseils législatifs, et sa loyauté à l'Angleterre était strictement passive. Les ultra-partisans du régime britannique ne l'aimaient pas et ils le notaient constamment dans leurs carnets comme un mécontent.

Quand la nouvelle de la révolte des treize colonies parvint à Québec, elle n'eut d'abord sur lui aucun effet perceptible : ce n'était qu'une querelle d'Anglais contre Anglais.

Lorsque les révoltés jetèrent les caisses de thé dans les eaux de la baie de Boston, il regarda cet acte avec mépris et le considéra comme un mouvement de forfanterie. La mousqueterie de Concord et de Lexington ne trouva pas d'échos dans son cœur. Mais quand un jour, il lut dans son journal favori, la *Gazette de France*, que *la patrie* entretenait le projet de favoriser les rebelles, une lueur du vieux feu brilla dans ses yeux et il releva la tête d'un air de défi. Alors gronda le tonnerre des batteries de Bunker-Hill, et il écouta leur musique avec une secrète complaisance.

Puis vinrent les rumeurs de la marche de l'armée rebelle contre le Canada, en vue de fraterniser avec les anciens colons aujourd'hui conquis. Il y avait donc quelque chose, après tout, dans cette révolution ! Ce n'était pas seulement une résistance pétulante à une oppression imaginaire, mais il y avait au fond et comme en germe un principe de liberté, une idée-mère d'autonomie et de nationalité.

Il lut les actes du congrès de Philadelphie avec une admiration toujours croissante et, pour la première fois, il reconnut de la sagesse dans la conduite d'hommes d'Etat anglais comme Pitt, Burke et Barre, les immortels amis des colonies américaines.

J. LESPÉRANCE.

(*A suivre.*)